

A D O L P H E  
D E M O R N I,  
O U  
M A L H E U R S  
D E D E U X J E U N E S É P O U X.

# A D O L P H E D E M O R N I,

O U

## M A L H E U R S D E D E U X J E U N E S E P O U X,

P A R M.<sup>me</sup> \* \* \*, *Legeboire*

*Auteur d'ELISA BERMONT.*

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable;  
Il doit régner par-tout et même dans la fable.

BOILEAU.

T O M E P R E M I E R.

A P A R I S,

Chez PILLON aîné, Libraire, quai Malaquais,  
près la rue des Petits-Augustins, N.º 7;  
Et sur le Pont-Neuf, n.º 5.

A N X I I I. — 1805,

*Cet ouvrage se trouve*

CHEZ { ARTUS-BERTRAND, quai des Augustins;  
CAPELLE et RENAND, rue J. J. Rousseau;  
COCHERIS, quai Voltaire.  
DEBRAY, rue St. Honoré, n.º 28.  
GALLAND, Palais Royal, galerie de bois.  
LEFÈVRE, rue des Noyers.  
LEVRAULT et SCHÉLI, rue de Seine.  
MARTIN, rue du Coq.  
PIGOREAU, Place St. Germain-l'Auxerrois;  
PILLOT jeune, Place des trois Maries.  
TREUTTELL et VERTZ, rue de Lille.



---

## PRÉFACE

ON a beaucoup écrit sur les Romans : les uns ont fait leur apologie, les autres les ont condamnés comme dangereux, ou du moins comme inutiles. Il faut avouer qu'en jetant les yeux sur la plupart de ceux dont on est inondé, cette dernière opinion ne paraîtra pas dénuée de fondement. En effet, sans parler des Romans licencieux (genre qui doit faire horreur à toute ame honnête), combien en est-il, même parmi les plus estimés, qui, offrant dans un langage séduisant la peinture des passions

( VI )

les plus vives et les plus exaltées, ne sont propres qu'à échauffer encore l'imagination, déjà trop ardente des jeunes gens ! Combien d'autres sont pelins de principes faux, de maximes et d'exemples pernicious ! Dans presque tous, l'autorité paternelle est rendue haïssable ; les parens sont des tyrans. L'époux présenté par eux ne manque guère d'être méchant ou ridicule, tandis que l'amant choisi par l'inexpérience est un prodige de perfections. Tout cela est un grand mal sans doute ; mais est-ce au genre du Roman qu'il faut s'en prendre, ou à l'abus qu'on en fait ? Quelle branche de littérature seroit à l'abri

( VII )

de la proscription, si on la jugeoit par les ouvrages qui l'ont déshonorée ? Confondra-t-on la Henriade avec la Pucelle ? le Misanthrope, le Tartuffe, avec Jodelot et Gorju ? Qui ne sait que la Satire, destinée à venger les mœurs, les a plus d'une fois outragées ? Ecartons le nom de Roman ; on conviendra sans peine qu'un ouvrage qui rendroit la vertu aimable et le vice odieux, où des principes purs seroient établis, et les sophismes corrupteurs combattus et livrés au mépris ; on conviendra, dis-je, qu'un tel ouvrage seroit utile et bon. La morale mise en action aura certainement toujours plus d'at-

trait pour les jeunes gens , plus de moyens de les persuader , que le simple discours. Dira-t-on que l'Histoire rempliroit ce but , sans qu'il fût besoin de recourir à des fictions ? ce seroit une erreur. L'Histoire , pour être lue avec fruit , demande un jugement déjà formé , des principes solides et affermis. Il faut pouvoir discerner le bien d'avec ce qui n'en a que la trompeuse apparence ; il faut pouvoir sur-tout se défendre des préjugés de toute espèce , qui , chez tous les peuples et chez les historiens , ont plus ou moins dénaturé la vertu. Que d'actions criminelles ont été vantées par suite de ces mêmes pré-

jugés , et présentées à l'admiration de la postérité ! Il me seroit aisé d'en citer des exemples , si c'en étoit ici le lieu. Croit-on que ces éloges insensés n'aient jamais eu des conséquences funestes\* ? Je ne nierai point que l'Histoire ne renferme une foule de traits

---

\* On sent assez que je ne considère ici l'Histoire que sous le rapport de la morale , et relativement aux jeunes gens. Incapables de saisir l'enchaînement des causes et des effets , d'étudier l'influence des lois , du génie et des opinions de chaque peuple sur les événemens , les résultats et l'instruction que l'homme d'Etat sait en tirer , sont perdus pour eux. Il n'y a donc que les faits individuels qui puissent les intéresser et leur être utiles.

( x )

de courage, de dévouement, de grandeur d'ame; mais le plus grand nombre, contraire à nos mœurs, à nos principes, ou bien au-dessus de nos forces, n'excite, particulièrement dans les jeunes personnes du sexe, qu'une admiration stérile. Qu'ont de commun Régulus et Curtius avec une jeune fille? Quel rapport y a-t-il entre elle et une Spartiate? Dans une religion qui défend le suicide, que lui font Lucrece, Arie, Pauline, etc.? Pourquoi ne pas lui offrir plutôt des modèles qu'elle puisse et doive imiter? Des Romans tels que je les conçois, lui rendroient aimables et chers les devoirs de fille,

( xi )

d'épouse et de mère; ils lui feroient connoître la société où elle est destinée à vivre, et la prémuniroient contre les séductions de tout genre qui vont l'assaillir. La dissipation, le luxe, sources éternelles de désordres, de chagrins et de remords, lui seroient peints sous leurs véritables couleurs; elle apprendroit à les dédaigner, et à chercher dans le sein de sa famille le véritable bonheur. Enfin, ne se bornant pas à lui tracer un plan de conduite dans une vie tranquille, on mettroit sous ses yeux les malheurs et les revers possibles dans nos mœurs, et en même temps le courage et la constance

qu'elle doit y opposer s'ils devenoient son partage. Des Romans écrits dans cet esprit devien- droient , pour les jeunes person- nes , une lecture plus réellement instructive que beaucoup de li- vres d'Histoire.

Tel est le but que je me suis proposé dans ce petit ouvrage : je suis loin de l'avoir atteint ; mais du moins j'ai fait tous mes efforts pour en approcher.

J'ai voulu encore combattre une opinion assez généralement reçue , et qui est infiniment dan- gereuse , en ce qu'inspirant trop de confiance en des digues im- puissantes , elle fait souvent né- gliger le seul frein capable de re-

tenir dans le devoir. La voici : C'est qu'il est des crimes si vils qu'ils ne peuvent être commis que par la plus basse classe de la société ; que le sentiment de l'honneur , de respect pour soi et pour sa famille , suffit pour en préserver les classes plus éle- vées. Cela peut être dans le cours ordinaire des événemens , et quand on n'éprouve que des passions modérées ; mais il n'en sera pas ainsi dans une passion violente\* , sur-tout si des circons-

---

\* Cela n'est malheureusement que trop vrai , et il est peu de personnes qui ne puissent se rappeler les funes- tes histoires de jeunes gens de famille entraînés aux excès les plus déshonc- rans par le seul effet de la cupidité.

( XIV )

tances favorables font espérer d'échapper à la honte , en ensevelissant son crime dans les ombres du mystère. La conviction intime d'un juge qui voit tout , et qui vengeur de l'innocence , punira le crime , peut seul alors donner la force de se vaincre. Qu'ils sont aveugles et coupables les parens qui n'apportent pas les plus grands soins à pénétrer leurs enfans de ces vérités salutaires ! Ils s'exposent à les voir un jour se déshonorer , et périr victimes d'égaremens dont ils seront la première cause.

Quelques lecteurs , blessés du soupçon de vol qui pèse sur le héros de ce Roman , pourroient

( XV )

désirer que le crime qu'on lui impute fût moins bas et moins odieux. Je les prie d'observer que pour placer un homme tel qu'Adolphe dans la douloureuse situation de craindre son déshonneur , il étoit absolument nécessaire que le crime dont il est accusé fût infamant par lui-même ; Le meurtre n'a point ce caractère , lorsqu'il prend sa source dans une passion non flétrissante , telle que l'ambition , la jalousie , la vengeance ; car s'il avoit pour motif l'intérêt proprement dit , il seroit aussi vil que le vol , et en outre beaucoup plus noir. D'ailleurs le fond de cette aventure n'est point une fiction ; voyez



( XVI )

dans les Causes Célèbres l'histoire de l'infortuné marquis d'Anglade.

Pour l'honneur de l'humanité, je crois devoir ajouter que la plupart des personnages vertueux qui paroissent dans ce Roman ne sont point de mon invention. Le caractère de madame de Sénesse a été tracé d'après la plus tendre des mères. Le jeune Vilmor est aussi peint dans la plus exacte vérité ; tué à la bataille de Hohenlinden , il a laissé un père et une mère inconsolables , et les plus amers regrets à tous ceux qui l'ont connu.

ADOLPHE

ADOLPHE

DE MORNI,

OU

MALHEURS

DE DEUX JEUNES ÉPOUX.

LETTRE I.<sup>re</sup>

*Adolphe de Morni à Ernest de Nancé.*

Paris, 1<sup>er</sup>

MES affaires n'avancent pas , cher Nancé ; j'en suis toujours au même point : il faudroit fournir la preuve

1.

3

légale de la mort de mon cousin Léon d'Assandrai, et les pièces qui constatent qu'il n'étoit point émigré. J'ai répondu que le premier objet m'étoit impossible, le vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué, il y a six ans, ayant fait naufrage; mais que sa résolution de rentrer en France est prouvée, non-seulement par la destination bien connue de son vaisseau, mais encore par ses lettres à son père; et j'ai montré les lettres. Cela ne suffit pas, dit-on, pour le faire rayer de la liste des émigrés, et on refuse de lever le séquestre mis sur les biens de mon oncle. C'est en vain que son testament m'institue son héritier au défaut de son fils, tant que je n'aurai pas surmonté la difficulté de la prétendue émigration. On me fait espérer que j'y réussirai : je dois en effet tout

attendre de l'équité de M..., chargé des affaires de cette nature. Je l'ai vu; il m'a témoigné beaucoup d'intérêt, et m'a dit les choses les plus flatteuses sur la manière distinguée (c'est le terme qu'il a bien voulu employer) dont j'ai servi pendant la guerre. Il s'est étonné que si jeune, et déjà si avancé, j'aie donné ma démission : je lui ai dit mes motifs; il n'a pu blâmer ma condescendance aux désirs d'un oncle dont je devenois l'unique appui. Je ne m'en repens pas : je ne pouvois agir autrement sans manquer à la reconnaissance; mais j'avoue que sans toi, cher Nancé, je regretterois de m'être éloigné d'une carrière où mes aïeux se sont illustrés. L'espoir de réaliser enfin ce projet formé dès notre enfance, de vivre et de mourir ensemble,

peut seul m'en empêcher. Combien j'aspire au moment où je me réunirai à toi et à ton aimable famille ! Ce n'est pas que Paris n'ait des agrémens : c'est le séjour des arts ; ils y sont plus et mieux cultivés qu'en aucun autre lieu ; il y règne sur-tout une liberté et une politesse aisée qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Mille autres l'ont dit avant moi, et je le répète volontiers : je ne serois pas fâché d'y passer tous les ans deux ou trois mois , mais non ma vie entière. C'est au sein de l'amitié et d'une société choisie , où les esprits se conviennent , où les cœurs s'entendent , que je puis être heureux. Ici , rien de tout cela ; nulle confiance , nul intérêt les uns pour les autres ; on se recherche sans s'aimer , sans même savoir si on est digne de l'être. En effet , à quoi bon ?

Qu'importe votre caractère , vos principes ? On ne veut que passer le temps , jouer , causer de mille bagatelles ; il n'est pas nécessaire de s'estimer pour cela. Tu vois que ce seroit une grande sottise de m'enorgueillir de l'empressement avec lequel j'ai été accueilli : crois que j'en dois la plus grande partie à la fortune que j'espère , et , si tu veux , à quelques talents frivoles. Je puis chanter un duo , accompagner du violon ; c'est assez pour être par-tout désiré. Il ne tiendrait qu'à moi d'étendre beaucoup mes connoissances ; mais je cherche plutôt à les restreindre : je ne vais plus guère que chez les personnes dont la bienveillance est réellement flatteuse , principalement chez M.<sup>me</sup> de Lénange. Je t'ai fait plusieurs fois son éloge : sa maison est charmante ;

elle en fait parfaitement les honneurs. Elle vient de retirer sa fille de la pension où elle a été élevée : cette jeune personne est d'une rare beauté, et possède dans une grande perfection les talens qui font aujourd'hui la base de l'éducation ; aussi est-elle déjà recherchée par une foule de prétendans, et sa mère sans doute ne tardera pas à disposer de sa main.

Adieu, Nancé : écris-moi donc ; tu deviens paresseux. Tu m'as tant répété de t'instruire des plus petits détails : crois-tu que je ne serois pas aussi fort aise de savoir ce qui t'intéresse ? Je n'exige pas que tu me rendes lettre pour lettre ; tu es trop vif, trop pétulant, pour aimer beaucoup à tenir une plume ; mais quand tu me consacreris une demi-heure tous les huit jours, ce ne seroit pas

trop. J'en fais juge ta charmante Lucie ; je me rendrai à sa décision.

*P. S.* Je viens d'être agréablement surpris. M. N..... m'écrit que la radiation de mon cousin est accordée ; j'étois loin d'espérer un si prompt succès. Je ne puis t'en dire davantage ; l'heure de la poste me presse. Je vais chez M. N..... lui faire les remerciemens que je lui dois.

---

LETTRE II.<sup>e</sup>*Le même au même.*

Paris, 10

**F**AIS agréer à ta Lucie l'expression de ma vive reconnoissance pour l'intérêt qu'elle veut bien prendre à l'heureuse issue de mes affaires: dis-lui que je n'ai pas moins d'empressement qu'elle à lui donner une aimable compagne; mais il n'est pas aisé d'en trouver qui soient dignes de l'être. Sa modestie lui fera croire raire; mais toi qui connois le que tu possèdes, tu seras de vis. Je vois que tu soupçonnes de Lénange..... Tu te trompes,

je n'en suis point épris; et malgré ses charmes, je ne crois pas que je le devienne jamais. Tant mieux, diras-tu: point d'amour, il ne fait qu'égarer; l'amitié et l'estime ne suffisent-elles pas? Je le crois comme toi; le bonheur dont tu jouis en est une preuve. Cependant j'avoue que, pour me marier, je souhaiterois un sentiment plus tendre; nomme-le comme tu voudras. Je te vois: déjà, dans un beau discours, tu t'apprêtes à me prouver que j'ai tort. Fais-m'en grâce, je te prie: laisse un sujet si rebattu. Depuis mille ans, cette question; L'amour, pour s'imposer le joug de l'hymen, est-il plus à craindre qu'à désirer? cette question, dis-je, est mise à chaque instant sur le tapis; elle n'est pas encore décidée, et, en supposant qu'elle le fût, à quoi cela

serviroit-il ? On aime ou on n'aime pas, sans être plus le maître de l'un que de l'autre ; je ne sais rien de plus oiseux que de semblables discussions.

Mais pour te faire perdre toute envie de me débiter tes sermons , je te dirai que ce n'est point le manque d'amour qui m'empêche de songer à la belle Pauline ; c'est une raison beaucoup plus solide, et à laquelle ce que j'observe ici chaque jour donne de nouvelles forces. Qu'est-ce donc, demandes-tu ? Mon ami, elle a trop de talens. Cela te paroît bizarre et peut-être extravagant ; cependant rien n'est plus raisonnable. Il ne me sera pas difficile de t'en convaincre.

Nancé, quel est le but du mariage ? N'est-ce pas de se rendre mutuellement heureux par des soins et des

complaisances réciproques ; d'élever sagement ses enfans ; de faire régner dans sa maison l'ordre, l'aisance et la paix ? point de doute à cela , tout le monde en convient. Mais une femme dissipée peut-elle remplir de tels devoirs ? Non : eh bien ! voilà l'inconvénient terrible et presque inévitable des talens supérieurs ; ils ôtent à une jeune femme le goût de la retraite et des vrais plaisirs. Encensée , adulée , elle ne connoît plus que ceux de la vanité : toute occupée du bal où elle brilla hier, du concert où l'on doit l'entendre aujourd'hui , a-t-elle le temps de songer à son mari , à ses enfans , à sa maison ? Ne faut-il pas qu'elle étudie cette sonate, cette ariette ? se laissera-t-elle surpasser par M.<sup>me</sup> telle et telle ? Accordons même qu'au milieu de cette dissipation , ses principes

et son cœur ne seront pas corrompus par les exemples qu'elle verra chaque jour et les discours qu'elle entendra sans cesse; son mari jouira-t-il du bonheur qu'il s'étoit promis? Las de musique, excédé de danse, les talens qui, renfermés dans de justes bornes, eussent fait le charme de sa vie, en deviennent le fléau. Ajoute à cela que l'étude des arts frivoles prend un temps si considérable, par la perfection qu'on y exige; qu'il n'en reste plus pour acquérir des connoissances utiles. Il n'est plus ce temps où les Sévigné, les Lafayette, les Deshoulières, et tant d'autres femmes charmantes, savoient embellir la raison, des grâces de leur imagination. L'histoire, la littérature, ne leur étoient point étrangères; et souvent l'homme instruit mettoit à profit leurs observations.

finies et déliées. Ce n'est pas qu'il n'y ait un grand nombre de femmes d'un mérite distingué; mais elles font classe à part, et en général la société n'est composée que de musiciennes et de danseuses. Il semble que l'existence, comme le mérite, soit entièrement passé dans les jambes et dans les doigts. Ce ne sont pas là, Nancé, les qualités qui peuvent faire le bonheur de ton ami,

Je ne pourrai retourner en Lorraine aussitôt que je m'en étois flatté; tous les obstacles sont bien levés, et j'ai été mis en possession des biens de mon oncle; mais j'ai à me faire rendre compte de beaucoup d'objets. J'aime mieux différer mon départ et tout terminer. Je ne veux point être forcé de revenir; je crois que tu m'approuveras. Adieu, Nancé.

LETTRE IIL<sup>e</sup>*Le même au même.*

Paris, le

**L**A fête de M.<sup>me</sup> de Lénange arrive dans huit jours; il y aura chez elle grand souper, concert et bal toute la nuit. Je doute que dans ce fracas le cœur de Pauline puisse être ému aussi délicieusement que l'étoient les nôtres, cher Nancé, lorsque plusieurs jours avant la fête de nos bons parens, nous travaillions en secret à leur préparer une surprise agréable. Combien nous tremblions d'être découverts! avec quel soin nous écar-

tions tout le monde du berceau paré de feuillages et de devises! Comme le cœur nous battoit au moment qui alloit nous payer de nos travaux! et puis, quelle joie, quels embrassemens! comme ce bouquet étoit donné, reçu, ce couplet chanté, écouté, répété! quel heureux souper au milieu d'une famille rassemblée, où tout le monde s'aimoit, où tous les cœurs étoient unis! Quelle différence! ici, tout est prévu, deviné: ce n'est ni la fête de l'amour, ni celle de l'amitié; c'est celle de la vanité.

M.<sup>me</sup> de Lénange m'a prié d'accompagner sa fille, qui doit jouer du piano, et de chanter avec elle le duo..... Je m'en suis défendu autant qu'il m'a été possible; mais enfin il a fallu céder, et depuis deux jours nous répétons ensemble la sonate et le duo.



M.<sup>lle</sup> de Lénange a une très-belle voix ; elle chante avec beaucoup de goût : mais l'expression qu'elle donne aux morceaux qu'elle exécute, me paroît venir plutôt des leçons de son maître que de son ame. On ne connoît plus que l'art ; la nature n'ose se montrer : je ne sais si l'on y gagne beaucoup.

Tu ne peux t'imaginer la peine que prend Pauline pour rendre son jeu et son chant aussi parfaits qu'il est possible. J'en serois touché si c'étoit pour plaire à sa mère ; mais non, c'est pour briller le jour du concert ; c'est sur-tout pour effacer M.<sup>lle</sup> de..... On ne le dit pas, mais rien n'est plus visible. L'amour-propre, si indistinctement excité par les parens eux-mêmes, dessèche le cœur, le rend insensible aux plus doux sentimens,

et

et en échange ne lui donne que trop souvent la jalousie, l'envie et la haine. Heureux effets de ces éducations si brillantes et si vantées !

---

## LETTRE IV.

*Le même au même.*

Paris, le

**L**A fête a été très-belle, très-agréable; on s'y est infiniment amusé: voilà ce que chacun répète. Je ne puis en dire autant; c'est peut-être ma faute.

Pauline étoit éblouissante; vêtue d'une robe de crêpe blanc, ses beaux cheveux noirs relevés en tresse et retenus par un ruban blanc brodé de paillettes, elle brilloit de tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Quoiqu'il y eût beaucoup de jolies femmes, aucune ne pouvoit lui être comparée. J'ai cru m'apercevoir qu'elle n'igno-

roit pas ses avantages, et qu'elle en jouissoit avec un peu d'orgueil.

Le concert a commencé; plusieurs jeunes personnes ont chanté et joué de divers instrumens: mais le moment où Pauline s'est assise au piano a été celui d'un mouvement général; les jeunes gens se sont tellement pressés autour de nous, que j'avois à peine la place nécessaire pour le jeu de mon archet. Pauline a préludé un instant, et nous avons commencé la sonate; elle l'a exécutée parfaitement, et n'a pas moins bien chanté le duo. On a fort applaudi; elle s'est levée; sa mère l'a embrassée; mais cela même avoit je ne sais quel air d'apprêt; et c'est la première fois que je vois sans émotion une mère embrasser son enfant. Peut-être me trompé-je; mais j'avoue que je n'ai point trouvé dans

M.<sup>me</sup> de Lénange ce doux embarras qui sied si bien aux jeunes personnes, lorsqu'elles voient tous les regards fixés sur elles. L'habitude de vivre dans le grand monde, exposées sans cesse aux yeux des hommes, leur ôte de bonne heure la timidité et la réserve que leur avoit données la nature, et qui, par le plus charmant des contrastes, mettoient l'autre sexe à leurs pieds.

Pauline n'a pas eu moins de succès au bal ; tous les honneurs , toutes les préférences ont été pour elle : cela devoit être ; mais je suis persuadé que par-tout ailleurs il en eût été de même ; sa beauté et ses grâces ne lui laissent point à craindre de rivales. Tous les jeunes gens aspiraient à danser avec elle ; un sur-tout, nommé Céligni, étoit très-empressé. S'il pré-

tend à sa main , il peut se flatter de réussir : il est bien fait, d'une jolie figure ; on le dit riche. Il est assidu chez M.<sup>me</sup> de Lénange ; elle lui fait beaucoup d'accueil, et ses soins ne paroissent pas déplaire à Pauline ; j'en aurois peut-être acquis plus de certitude si je fusse resté plus longtemps ; mais j'étois mal disposé ; je me suis retiré de bonne heure.

---

LETTRE V.<sup>e</sup>*Le même au même.*

Paris, le

CE matin je suis allé chez M.<sup>me</sup> de Lénange ; je voulois lui rendre compte d'une commission dont elle m'avoit chargé. Elle étoit sortie, et pour l'attendre on m'a fait entrer dans le salon. J'y ai trouvé Pauline avec un vieillard dont l'habit presque en lambeaux, et le visage pâle et défait, annonçoient qu'il avoit beaucoup souffert : en me voyant, il vouloit se retirer ; mais Pauline l'a retenu, et me le présentant, elle m'a dit : C'est un digne et excellent homme ;

il a été bien malheureux ; mais enfin le voilà de retour dans sa patrie ; il va revoir sa femme et son fils. Ah ! s'est écrié le vieillard, combien je craignois pour eux ! Dieu vous récompense, ma chère demoiselle, pour m'avoir appris de si bonnes nouvelles. Ses yeux se sont remplis de larmes ; et comme s'il en eût été honteux, il s'est levé et s'est retiré près d'une fenêtre pour nous les dérober.

J'allois demander à M.<sup>lle</sup> de Lénange qui étoit ce vieillard, quand le maître de musique entra. Qu'il me parut venir mal à propos ! J'aurois souhaité que Pauline le renvoyât ; j'en avois quelque espoir : point. Il apportoit, dit-il, une ariette charmante ; M.<sup>lle</sup> de..... l'avoit chantée la veille ; mais sûrement M.<sup>lle</sup> de Lénange l'effaceroit au prochain con-

cert, si elle vouloit s'en donner la peine. Le moyen de résister? Pauline a pris l'ariette, en a chanté quelques notes, et s'est mise à son piano. Je l'y ai laissée; j'avois de l'humeur contre le maître de musique; et quelque belle que pût être son ariette, je l'aurois entendue sans plaisir. Mais avant de m'en aller, j'ai serré la main du bonhomme oublié dans un coin: il m'a inspiré un vif intérêt.

---

LETTRE

---

LETTRE VI.

*Le même au même.*

Paris, le

**H**IER à peine étois-je levé, que Charles m'apprit qu'un homme assez mal vêtu attendoit mon réveil depuis une heure. J'ai voulu le renvoyer, ajouta-t-il, en lui disant que vous dormiez, et qu'il revînt dans un autre moment: mais il a répondu qu'il attendroit; qu'il ne venoit pas pour demander, mais pour vous remercier; qu'il vous devoit plus que la vie. Assez surpris, j'ai dit à Charles de le faire entrer, et j'ai vu paroître le bonhomme de la veille. J'ai cru qu'il y avoit quelque méprise; en

i;

5

qu'ois-je pu servir un homme qui m'étoit entièrement inconnu ? Il étoit embarrassé ; j'ai pris la parole : Je suis charmé de vous voir, lui ai-je dit ; mais ce n'est sûrement pas moi que vous cherchez. Ah ! si, si, c'est bien vous , m'a-t-il répondu d'une voix tremblante, et une main sur son cœur, c'est bien à vous que je dois tout. A moi ! Et comment se peut-il ? — Ne vous ressouvenez-vous pas de ce jeune Vilmor que vous avez fait élever au grade d'officier, et à qui vous avez sauvé la vie à la bataille de..... ? — Je m'en souviens ; mais je n'ai fait pour lui que ce que je devois : dans une autre rencontre sa valeur m'avoit arraché à une mort certaine, et le plus beau jour de ma vie est celui où j'ai pu le sauver à mon tour. Vilmor est un jeune homme

plein de mérite, fait pour être distingué et parvenir à tout. Pendant que je parlois, le bon vieillard étoit si ému, le ravissement étoit tellement peint sur sa figure, que je commençai à soupçonner la vérité : lui prenant la main, Ne me trompé-je point, ai-je repris ? seroit-il vrai, Vilmor est-il... ? — Oui, oui ; n'en doutez pas, il est mon fils, mon cher fils, l'honneur et l'espoir de ma vieillesse. Il ne put continuer ; ses larmes coulèrent le long de ses joues vénérables. Le faisant asseoir : Vous êtes, lui dis-je, le plus heureux père que je connoisse ; nul jeune homme ne surpasse votre fils en vertus, et bien peu l'égalent en talens. Combien il vous chérit ! que de fois il m'a fait l'éloge de son père et de sa mère ! avec quel plaisir il parloit de votre tendresse et de vos bontés

pour lui ! Ah ! répondit-il , pouvois-je faire moins pour un si bon fils ? jamais , jamais il ne m'a donné que des sujets de joie ! Ne devois-je pas ?... Il s'interrompit. Après un moment de silence, Je crains de vous importuner, a-t-il repris d'un air incertain de ce qu'il devoit faire ; il s'est levé , et d'un son de voix qui marquait assez combien son cœur étoit pénétré, il continua : Je n'ai pas l'espérance qu'un pauvre homme comme moi puisse être utile à une personne telle que vous ; cependant si jamais , ... si vous.... (l'expression lui manqua) n'oubliez pas le vieux Vilmor tant qu'il vivra , tant que..... Mon cher Vilmor, lui dis-je, je devine tout ce que votre excellent cœur veut dire , mais je n'ai nul droit à votre reconnaissance ; je n'ai fait que m'acquitter envers votre fils. Il

alloit m'interrompre. Laissons ce discours , continuai-je ; et puisque nous avons fait si heureusement connoissance , il ne faut pas nous séparer si vite. Déjeûnons ensemble : nous parlerons de votre fils ; je vous apprendrai de lui des choses que sa modestie l'a peut-être empêché de vous écrire. Je l'obligeai à se rasseoir , et fis servir le déjeûner. Quelque désir que j'eusse de connoître ses aventures , je crus devoir commencer par lui dire ce que je savois de l'aimable jeune homme ; je m'étendis principalement sur sa belle action à la bataille de.... Le général de division ayant été renversé de cheval , Vilmor presque seul se jeta au-devant des ennemis , et les occupa assez de temps pour donner au général celui de se relever. Après la victoire, le général le nomma capi-

taine en second , et lui fit présent de deux beaux chevaux. Vilmor avoit écrit ces dernières circonstances à ses parens , en se louant des bontés du général ; mais sans leur dire un seul mot de l'action qui les lui avoit méritées.

Enfin je demandai au père quels événemens l'avoient éloigné de sa patrie , et comment il avoit pu ignorer jusqu'à ce jour le sort de sa femme et de son fils. Je tâcherai de te rapporter dans ses propres termes ce touchant récit.

Peu après le départ de mon fils pour l'armée , me dit-il , je sus qu'il avoit été dangereusement blessé ; je partis sur-le-champ pour lui porter des secours , espérant le joindre à .... Je n'en étois plus qu'à six lieues , lorsque je tombai malheureusement dans

un parti ennemi ; je fus fait prisonnier. Les premiers jours je trouvais moyen de faire savoir de mes nouvelles ; mais bientôt je fus conduit dans le fond de l'Allemagne , et l'espoir que j'avois d'être échangé s'évanouit. J'aurois supporté mon sort avec courage , si j'eusse souffert seul ; mais ma femme désolée qu'alloit-elle devenir ? Je n'avois pour toute fortune qu'un modique emploi ; on m'avoit accordé un congé ; mais ne me voyant pas revenir on donneroit sans doute ma place à un autre : et mon fils blessé , mourant peut-être ! .... à cette idée mon cœur se brisoit. Combien de fois ai-je supplié qu'on me laissât aller ; je ne voulois que voir mon fils , une fois , une seule fois encore ; je reviendrois ensuite prendre mes fers. Hélas ! on ne m'écoutoit pas. Des



barbares insultoient à ma douleur ! J'y aurois succombé, sans les soins et les consolations de quelques jeunes Français , prisonniers avec moi. Ils regrettoient aussi des objets chéris ; nous pleurions ensemble ; et nous étions soulagés. Un d'eux avoit déjà été fait prisonnier ; il nous racontoit comment, au moment où il l'espéroit le moins, il avoit recouvré sa liberté. Il avoit fait à pied près de 300 lieues en quinze jours, pour se rendre chez son père et sa mère. Le pauvre garçon pleuroit en nous peignant leur joie, leurs caresses : nous pleurions en l'écoutant, nous lui faisons sans cesse recommencer l'histoire de sa délivrance ; et en nous embrassant, nous nous disions : Il nous en arrivera peut-être autant. Ici le bonhomme essuya ses larmes ; et voyant couler les mien-

nes, Pardonnez-moi, me dit-il, de vous faire un détail si long et si triste ; je vais tâcher d'être plus court. Non, cher Vilmor, dis-je, n'abrégez rien, je vous prie. Si le tableau du bonheur plaît et amuse, celui du malheur touche et instruit : tout homme ne doit-il pas apprendre à souffrir ?

Ah ! reprit-il, qui pourroit dire ce que souffre un père qui craint pour son fils ? Si je sommeillois un instant, je le voyois pâle, sanglant ; il me tenoit les bras ; je voulois m'élancer vers lui ; je me réveillais en sursaut, et ce réveil étoit affreux. Chaque fois qu'il arrivoit des prisonniers, mon cœur battoit ; je craignois d'y trouver mon fils ; je les examinois d'un œil inquiet : je ne le voyois pas, et je m'affligeois. Hélas ! disois-je, il n'est plus peut-être ; s'il étoit prisonnier,

il vivroit et nous serions ensemble !  
 Un jour que j'étois plus accablé qu'à l'ordinaire , un de mes jeunes compagnons accourut vers moi , et me dit qu'il arrivoit des prisonniers de l'armée de ..... : c'étoit celle où servoit mon fils. Ah ! voyons , voyons-les , m'écriai-je ! ils sauront peut-être s'il existe encore. Je me précipitois ; le jeune homme me retint : Oui , s'écria-t-il , il existe , il est guéri ; ils me l'ont dit. Je me jetai dans ses bras : non , quand c'eût été mon fils , je n'aurois pu l'embrasser plus tendrement.

Enfin la paix brisa mes fers ; je fus libre : mais l'excès de ma joie et mon empressement me devinrent funestes ; je tombai malade de fatigue après une marche trop forcée. Je ne regrettois que de ne pas mourir dans les bras de ma femme et de mon fils. Les

lettres que je leur écrivis ne sont pas parvenues. Je guéris enfin. Je rentrai en France , dans cette chère France , après laquelle j'avois tant soupiré. Je suis arrivé chez M.<sup>me</sup> de Lénange , tremblant sur ce que j'allois apprendre. Ah ! tous mes maux ont été oubliés. Mon fils heureux , honoré ; ma femme trouvant en lui le meilleur des fils ; tous deux ne désirant rien que mon retour : que je les voie , que je les embrasse , je mourrai content !

Je lui ai fait quelques questions sur sa position actuelle. Il a perdu sa place , comme il s'y attendoit ; il désireroit beaucoup de s'y faire rétablir : non que je craigne de manquer de rien , m'a-t-il dit ; mon fils soutiendra ma vieillesse , et , j'en suis sûr , avec joie. Mais ne sera-t-il pas bien dur pour moi de n'exister que du prix de son

( 60 )

sang, moi qui devrois plutôt être son appui ? Tu penses bien , Nancé , que je ferai mon possible pour servir ce brave homme. J'ai voulu l'engager à me permettre de lui avancer l'argent dont il pouvoit avoir besoin ; j'ai trouvé que M.<sup>me</sup> de Lénange m'avoit prévenu. Je voulois aussi savoir de lui dans quelle partie il travailloit ; mais M. de..... , avec qui j'ai à terminer plusieurs affaires relatives à la succession de mon oncle , est entré ; et j'ai été forcé de laisser aller Vilmor , sans avoir pris les renseignemens qui me sont nécessaires pour agir en sa faveur. Je compte m'en informer ce soir à M.<sup>me</sup> de Lénange. Adieu , Nancé. Je t'écrirai demain.

---

( 61 )

---

## LETTRE VII<sup>e</sup>

*Le même au même.*

Paris , le

**L** y avoit plusieurs personnes chez M.<sup>me</sup> de Lénange , entre autres Céli-gni , et un jeune homme nommé Lasson , qu'il a présenté depuis peu à M.<sup>me</sup> de Lénange comme le meilleur de ses amis. Je l'ai rencontré quelque-fois dans le monde , et ce que j'ai appris de lui ne me donne pas une grande opinion de ses mœurs et de ses principes. Il paroît d'ailleurs avoir de l'esprit , des connoissances ; il sait dire des choses d'autant plus flatteuses , qu'elles semblent lui échapper invo-

lontainement. Il est d'une très-jolie figure ; mais il a dans les yeux je ne sais quoi de faux , qui , dès la première fois que je l'ai vu , m'a frappé et m'a prévenu contre lui.

J'ai parlé du bon Vilmor à M.<sup>me</sup> de Lénange. D'après ce qu'elle m'a dit , j'espère qu'il me sera possible de le servir. Il est parti ce matin pour rejoindre sa femme à Sénesse , terre qui touche à celle de Lénange. C'est là qu'elle demeure depuis l'absence de son mari. Elle est très-aimée de M.<sup>me</sup> de Sénesse , dont elle a nourri la fille ; la jeune personne la chérit comme une mère. Quelqu'un entendant nommer M.<sup>me</sup> de Sénesse , se mit à faire son éloge et celui de sa fille ; l'entretien devint général. Je ne puis m'empêcher de te le répéter : tu y reconnoîtras toutes les petites de l'amour-

propre. On vantoit donc le caractère aimable de M.<sup>lle</sup> de Sénesse , et Lasson demanda si elle étoit jolie. Mais... oui , répondit négligemment M.<sup>me</sup> de Lénange ; à son âge on ne peut guère être autrement. Ah ! s'écria un jeune homme , elle est plus que jolie ; des yeux si beaux , si doux , et cependant si vifs ; un si beau teint ; et cette physionomie , ce sourire charmant ! En vérité , si l'on vouloit peindre la sensibilité jointe à la candeur , il faudroit , pour modèle , prendre la figure de la belle Lina. Elle est fort bien , reprit M.<sup>me</sup> de Lénange ; elle a beaucoup de fraîcheur ; mais je crains qu'elle ne passe vite. Ses traits ne sont pas réguliers ; on ne peut pas dire que ce soit une belle personne. Pardon , répliqua le jeune homme , mais..... Je ne sais ce qu'il alloit ajouter ; un regard de

M<sup>me</sup> de Lénange qu'il surprit sur sa fille, lui fit probablement sentir sa maladresse; il se tut assez embarrassé. En effet, louer une belle personne devant une autre, cela se doit-il? n'est-ce pas une impolitesse impardonnable? C'est ainsi, Nancé, qu'on excite en elles un amour-propre exclusif, qui, sans leur avoir donné une seule jouissance pure dans leur jeunesse, fera le malheur du reste de leur vie.

On me remet ta lettre à l'instant. Reçois mes plus tendres félicitations sur l'augmentation de ta famille, et fais les agréer à ta charmante Lucie; je suis charmé qu'elle ait une fille, n'ignorant pas combien elle le désiroit.

LETTRE

---

LETTRE VIII<sup>e</sup>,

*Lisson à Belnance.*

Paris, le

QUAND donc reviens-tu, Belnance? ton vieil oncle compte-t-il abuser long-temps de ta patience? A moins que le plaisir de te faire enrager ne lui donne des forces, je ne puis concevoir comment, avec sa goutte, son asthme, et le diable sait encore quoi, il est encore en vie. N'a-t-il point honte de se faire tant prier? Pauvre Belnance, que je te plains! que peux-tu faire dans ce vieux château, où je m'imagine que toutes les faces sont aussi décrépies que celle de ton cher

oncle? A-t-il une gouvernante, une femme de charge? ces vieux garçons ont toujours près d'eux une de ces virago qui gouverne despotiquement le maître et les domestiques, et à qui le pauvre héritier est obligé de faire la cour : mais au moins n'y a-t-il pas quelque petite nièce ou filleule, auprès de qui tu puisses te désennuyer? Donne-moi ces détails. Tes lettres sont aussi courtes que si tu étois obligé de quitter le jeu pour écrire; et moi, au milieu de Paris, au sein de tous les plaisirs, je t'en écris d'aussi longues que si je n'avois que cela à faire : rougis de ta paresse, et corrige-toi.

Depuis ton départ, je suis, au jeu, d'une fortune étonnante. Deux ou trois étourdis, piqués de leurs pertes, ont voulu me chercher querelle; je me suis battu avec l'un d'eux, je l'ai

blessé, il est mort : tant pis pour lui, je ne saurois qu'y faire. Pourquoi jouoit-il, puisqu'il ne vouloit pas perdre? Au reste, cet exemple a contenté les autres; ils sont devenus plus honnêtes, et je gagne leur argent sans qu'ils osent se plaindre.

Tu penses bien que j'ai augmenté ma dépense en raison de mon bonheur. J'ai une belle maison; j'ai pris voiture; on me recherche : il ne tiendrait qu'à moi de faire un mariage avantageux; mais le mariage ne m'entre point du tout dans la tête. Tu connois ma petite Minette; j'en suis plus fou que jamais : je la tiens à l'écart; tu sais mes raisons. Si tu as un oncle, moi j'ai une tante : elle est immensément riche; elle n'a pas d'autre héritier que moi; il faut bien ménager ces vieilles têtes. Ma chère tante est

très-exigeante, très-revêche; et, quoiqu'elle ne soit pas précisément dévote, elle est environnée de bigots qui ne demanderoient pas mieux que de profiter de la moindre étourderie du pauvre neveu, pour le faire charitablement déshériter, et s'approprier la succession : je suis donc forcé de me conduire avec beaucoup de prudence. Heureusement mon duel n'a pas fait grand bruit, et toute la pieuse société l'a ignoré. Tu rirois si tu me voyois chez ma tante : comme je tonne contre les folies et les mœurs corrompues des jeunes gens d'aujourd'hui ! comme je vante la sagesse de nos pères, la frugalité de nos pères ! nos pères, et toujours nos pères ! je ne sors pas de là. A ton retour, il faut que je te mène chez ma tante. Ne fais pas la grimace : tu seras charmé de mon éloquence ;

et si nombre de moralistes ne t'en avoient déjà convaincu, tu verrois une nouvelle preuve du vieil adage, qu'il n'est pas besoin de bien faire pour bien dire.

Mais à propos de moralistes, il nous en est tombé un depuis peu du fond de la Lorraine. As-tu vu Adolphe de Morni avant ton départ ? le bel Adolphe, comme on l'appelle : c'est bien le mortel le plus ennuyeux qu'il soit possible de rencontrer. Il est assommant de raison ; il va beaucoup chez M.<sup>me</sup> de Lénange. Le pauvre Célini meurt de peur qu'il ne soit amoureux de Pauline. Il pourroit, en effet, malgré son sérieux et sa gravité, être un rival dangereux : il est bien fait ; les femmes le trouvent aimable, je ne sais trop pourquoi ; mais le pis, c'est qu'il vient tout récemment

d'hériter d'un oncle puissamment riche. ( Il est plus heureux que nous, Belnance. ) S'il demandoit la main de Pauline, il l'obtiendrait indubitablement. Pourquoi Célini ne le prévient-il pas, diras-tu ? le voici. Le pauvre garçon a un père ( ces pères, ces oncles, se rencontrent par-tout ); ce père est un bourru qui veut à toute force le marier à une de ses parentes horriblement laide, mais qui a cent mille livres de revenu. Célini temporise, dans l'espoir que quelque bon jeune homme, ruiné incognito, sera tenté d'une si grande fortune, et le débarrassera de sa chère cousine. Il est foible, Célini ; il n'ose s'opposer ouvertement à son père : il craint de l'affliger, dit-il. Il finira peut-être par se laisser contraindre comme un sot.

J'ai voulu d'abord lui donner quelques conseils, et essayer de le former ; mais j'ai vu bientôt qu'il n'avoit pas l'esprit assez fort pour secouer de certains préjugés ; je l'y abandonne. Tout le monde, Belnance, n'est pas fait pour s'élever aussi haut que nous. Si je tentois de faire adopter à Célini nos maximes, celle-ci, par exemple, que l'homme, né pour le bonheur, doit le chercher par-dessus tout, et que pour y parvenir il n'est pas de moyens qui ne soient légitimes, je me brouillerois infailliblement avec lui : j'en serois fâché ; il est aimable ; et, après toi, c'est l'homme que j'aime le plus. Cependant, la contrainte que je m'impose avec lui m'est souvent à charge. Ce n'est qu'avec toi que je suis parfaitement libre : tu partages mes peines, mes pensées, mes plaisirs.



Reviens donc, Belnance, nous ferons encore quelques folies. Minette me demande souvent de tes nouvelles. Adieu : j'espère que ta première lettre m'apprendra que le bonhomme s'est enfin décidé.

LETTRE

LETTRE IX.

Adolphe à Nancé.

Paris, le 10

MES affaires sont absolument terminées, cher Nancé; tout est en règle, et je serois parti pour te rejoindre, si je n'eusse été retenu par le désir de faire rétablir Vilmor dans la place qu'il occupoit. J'ai enfin réussi; il aura même des appointemens plus considérables; mais il faudra qu'il aille se fixer à Amiens: il n'en sera pas fâché; il est de ce pays, ainsi que sa femme: il a dû recevoir la lettre d'avis aujourd'hui. Le désir de le voir encore une fois m'a fait accepter l'invitation

de M.<sup>me</sup> de Lénange, d'aller passer quelque temps à sa terre ( elle y est depuis dix jours ); elle m'en a pressé d'ailleurs d'une manière si obligeante, que je ne pouvois guère refuser sans blesser l'honnêteté. Je pars cet après-midi pour Lénange, j'y acheverai ma lettre.

De Lénange, le

Je suis arrivé hier de bonne heure; Lénange n'est qu'à six lieues de Paris; j'y ai trouvé nombreuse compagnie; Célini et Lasson y sont depuis plusieurs jours. Pauline étoit charmante; une élégante simplicité relevoit encore sa beauté: il est visible que Célini en est fortement épris.

J'ai eu ce matin la visite de Vilmor; il venoit d'apprendre que j'étois à Lénange. Il est transporté de joie

d'être remplacé: il ignoroit, m'a-t-il dit, qu'il a pu lui rendre un si grand service, à moins que.... Il s'est arrêté en me regardant. J'ai changé de conversation, et lui ai demandé des nouvelles de sa femme. Il m'a raconté leur première entrevue: tu n'aurais pu t'empêcher d'être touché de ce récit simple et naturel. Il m'a parlé de M.<sup>me</sup> de Sénesse, comme de la femme la plus respectable, et il ne tarit pas sur les louanges de sa fille. Il en est idolâtre; je crois, en vérité, qu'il ne l'aime pas moins que son fils. Elle est si bonne, me disoit-il: si vous saviez comme elle consolait ma pauvre femme; elle laissoit souvent une compagnie brillante, pour venir pleurer avec elle. Et moi!.... Elle étoit au bal, et dansoit, quand on vint lui dire que j'étois arrivé: elle quitte tout,

accourt, me voit, s'élance à mon coté en m'appelant son père, son bon père. Ah ! tant que je vivrai, j'aurai toujours ce moment là ( en touchant son cœur ) : je suis, je suis en vérité trop heureux. Voyez, voyez encore ceci ; il tira une lettre de sa poche ; elle étoit de son fils. Charmant jeune homme, quel cœur et quel amour filial !

Vilmor doit partir après demain pour aller se mettre en possession de son emploi. Il m'a demandé l'honneur, la permission de me présenter sa femme demain matin ; je me propose de le prévenir et de l'aller voir ce soir : je le puis sans indiscretion envers M.<sup>me</sup> de Sénese ; il demeure dans un petit bâtiment séparé du château.

---

## LETTRE X.

*Adolphe à Nancé.*

Lénange, le

J'AUROIS mieux fait, je crois, de ne point aller chez Vilmor. Dans le moment où pour m'y rendre je venois de quitter la compagnie, Lasson et Célini m'ont joint ; ils ont parlé de Pauline, et Lasson principalement a donné à sa beauté et à ses talens les plus grands éloges. Célini parloit peu ; mais il sembloit m'observer ; fâché d'être retenu, je n'ai pas mis beaucoup d'empressement à soutenir la conversation, et à la fin ils m'ont laissé libre.

Arrivé à Sènesse, j'ai demandé Vilmor : on m'a indiqué un petit pavillon ; je m'en suis approché ; la porte en étoit ouverte et m'a permis de voir le bonhomme assis ; il lisoit tout haut une lettre : sa femme étoit près de lui un tricot dans ses mains ; mais par l'attention qu'elle mettoit à écouter, le fil restoit suspendu dans ses doigts. J'ai eu le loisir de faire ces remarques avant d'être aperçu ; enfin au bruit de ma marche Vilmor lève les yeux, m'aperçoit, pousse un cri, jette la lettre, vient à moi, me présente sa femme, m'apporte une chaise, commence vingt phrases, n'en finit aucune, et ne nous laisse, ni à sa femme ni à moi, le temps de dire un mot : enfin il s'est calmé. Tu devines facilement le sujet de notre entretien ; avec quel plaisir j'ai fait de nouveau

l'éloge de l'aimable jeune homme ! Si tu avois vu la figure de la mère ! non cela ne peut se rendre ; elle dévorait mes moindres paroles. Dans un instant où je peignois l'intrépidité de Vilmor au milieu des dangers, elle m'a pris la main et m'a dit : Vous l'avez sauvé et je suis sa mère ! Comme bien j'ai été touché de ce peu de mots ! j'ai serré sa main à mon tour. La porte s'ouvre ; une jeune personne entre en sautant. Bon jour, ma chère..... Elle m'aperçoit, s'arrête, rougit, et me fait une grande révérence. A sa charmante figure, et plus encore à son air de bonté, il ne me fut pas difficile de reconnoître M.<sup>lle</sup> de Sènesse. Vilmor me nomma ; et d'un son de voix aussi doux que l'expression de ses beaux yeux, elle me dit : Je sais tout ce que nous vous devons ; depuis

long-temps on bénit ici votre nom. Elle a regardé la bonne femme en souriant. Crois-tu, Nancé, qu'il m'a été impossible d'articuler une seule parole ? je n'ai pu que faire une profonde révérence. Étoit-il donc si difficile de la remercier ? qu'aura-t-elle pensé de ce stupide silence ? Peut-être aurois-je réparé ma sottise, si elle fût demeurée plus long-temps ; mais se tournant vers sa nourrice : Adieu, lui a-t-elle dit, je ne veux pas vous déranger. Elle m'a salué, puis est disparue. Je l'ai encore entrevue par la fenêtre, traversant la cour avec la légèreté et la rapidité d'un oiseau.

Tu te moqueras de moi, Nancé, peut-être avec raison ; je ne puis m'expliquer ma bêtise : cependant j'étois vivement ému de ce que venoit de me dire la bonne Vilmor ; cette jeune

personne paroît tout d'un coup ; surpris de sa vue, il n'est pas fort étonnant que je n'aie pu me remettre, dans le peu de momens que j'ai passés avec elle : je n'en ai pas moins fait un personnage fort sot. Je n'ai pas tardé à quitter Vilmor ; je suis revenu à Lénange. Je crois que je n'ai pas été très-aimable le soir ; du moins m'a-t-on raillé de mon air rêveur. Pour une première fois, je me suis, en vérité, montré sous un jour bien avantageux à M.<sup>lle</sup> de Sénesse !

---

## L E T T R E   X I .

*Lesson à Belnance.*Lénange, 1<sup>re</sup>.

Quoi, le médecin pense que ton oncle ira jusqu'à la fin de l'automne? c'est pour en mourir. Je gage encore qu'il croyoit t'annoncer une nouvelle bien agréable. Quelle grimace tu as dû faire! j'imagine qu'une toux est venue à ton secours. Puisse au moins ton attente n'être pas à la fin trompée! Ce que tu me marques de la femme de charge, m'inquiète. Prends garde, mon ami : es-tu sûr qu'elle ne fasse pas faire une sottise à ton oncle? Ces vieux libertins ne se lais-

sent que trop souvent persuader d'épouser, donnent leurs biens pour l'acquiescement de leur conscience, et font ainsi pénitence aux dépens de leurs tristes héritiers. Je te le répète, prends garde à toi.

Tu seras surpris de me savoir à Lénange; j'y suis venu de dépit; car quelque bonne contenance que j'aie faite, je ne veux pas dissimuler avec toi. Minette m'a joué un tour abominable. Elle me désoloit, depuis peu, en me reprochant la retraite où je la faisais vivre, vouloit se montrer à toutes les fêtes, et me persécutoit pour lui donner un équipage. J'avois beau lui représenter que c'étoit afficher notre liaison, et me perdre dans l'esprit de ma tante; elle ne vouloit rien entendre. Enfin elle a cédé : il a bien fallu reconnoître cette complaisance;

tu ne saurois t'imaginer ce qu'il m'en a coûté en bijoux et en diamans. La paix étoit rétablie ; Minette n'avoit d'autres désirs que les miens, et sembloit m'aimer plus que jamais. T'enverrai-je le billet qu'elle m'a écrit il y a quinze jours ? oui, ma foi, tu auras tout : lis donc, Belnance ; mais ne t'avise pas de me faire de mauvaises plaisanteries ; je ne le souffrirois pas \*.

Outré de cet infernal billet, j'ai couru chez Minette ; elle étoit partie dès la veille avec un jeune Anglais. J'ai fait l'impossible pour découvrir le lieu où ils se rendent ; je n'ai pu y réussir : c'est peut-être un bonheur ; dans la rage où j'étois, je les aurois poursuivis ; et vaut-elle la peine qu'on

---

\* Ce billet ne s'est pas retrouvé.

se coupe la gorge ? J'ai donc pris très-philosophiquement le parti de l'oubli. Je suis venu ici avec Céligni. J'étois d'ailleurs dans une mauvaise veine au jeu ; j'ai cru prudent de laisser passer la maligne influence que cette petite furie a ; je pense , jetée sur moi. Et puis, qui sait si je ne trouverai pas dans les environs quelque jolie petite au cœur tout neuf, aux yeux bien tendres, qui croira tout ce que je lui dirai, m'aimera sans le savoir, et rougira au mot d'amour. Je m'en fais d'avance un plaisir : depuis si long - temps je n'ai pas vu rougir, Belnance !

A présent parlons un peu du pauvre Céligni. La jalousie lui tourne la tête ; toujours le bel Adolphe en est l'objet. Cependant ce bel Adolphe a été dix jours sans paroître ici, quoique

invité par M.<sup>me</sup> de Lénange : cela n'annonce pas déjà un amant fort empressé. Je commençois à le persuader à Céligni; tout à coup Adolphe arrive, et les soupçons recommencent à nous désoler. Je dis nous, car Céligni ne manque pas de m'étourdir de ses rêveries. L'autre jour il m'a forcé d'aborder Adolphe avec lui; à sa prière, j'ai parlé de Pauline à perte de vue. Adolphe, plus grave, plus silencieux que jamais, est resté si froid, que je croyois Céligni totalement désabusé. Point, Adolphe a peu parlé parce qu'il a craint d'en trop dire. Voilà comme nous voyons les choses. Si Céligni continue d'extravaguer à ce point, je le laisserai là; il me feroit périr d'ennui.

On annonce aujourd'hui grande compagnie à dîner, entre autres

M.<sup>me</sup> de Sénesse et sa fille. Je suis curieux de connoître cette jeune personne; j'ai entendu vanter ses charmes. — M.<sup>me</sup> de Lénange en parle d'un air qui me fait croire qu'elle la regarde comme une rivale dangereuse pour sa fille. Je n'ai pu pénétrer les sentimens de Pauline; mais je ne fais nul doute que l'amitié qui régnoit, dit-on, entre elle et Lina (c'est le nom de M.<sup>lle</sup> de Sénesse), ne se soit évanouie avec l'enfance. Les femmes, du moins celles qui ont des prétentions à la beauté, ne savent pas s'aimer, mais bien se haïr. Très-heureusement pour nous, que n'obtient-on pas d'elles en flattant leur orgueil et leur jalousie? Telle cède aux desirs de son amant, qui ne se seroit pas rendue, sans le plaisir de l'emporter sur sa rivale. Mais il faut



que je te quitte ; M.<sup>me</sup> de Sénesse ne peut tarder ; pour rien au monde je ne voudrois manquer le moment où Pauline et Lina se reverront après plusieurs mois d'absence. N'as-tu jamais vu , Belnance , deux belles personnes s'aborder ? Quelle secrète inquiétude ! et , sous un air de bienveillance , quel désir de se trouver des défauts ! d'un coup-d'œil elles se sont jugées. La vanité satisfaite brille sur le front de l'une ; un souris malin et imperceptible vient animer ses lèvres ; tandis que d'un air froidement dédaigneux , l'autre s'efforce de déguiser son dépit. Quel triomphe pour nous ! C'est nous , nous seuls qui mettons en jeu les passions des femmes. La gloire , l'ambition , les plaisirs , leur dérobent souvent nos cœurs : mais rien ne les distrait de nous ; elles ne respirent que  
pour

pour nous plaire ; et jamais la politique ne déploiera plus de ressorts pour s'assurer la possession d'un empire , qu'elles n'en mettent en usage pour s'attirer nos regards.

## L E T T R E   X I I . °

*Lesson à Belnance.*

Lénange, 16

**M**A foi, Belnance, je ne sais plus que penser ; ce que j'ai vu hier dérange toutes mes idées ; mes observations n'ont nullement rempli mon attente. Moi qui me flattois de connoître jusqu'aux plus secrets replis du cœur d'une femme, il faut que j'avoue qu'il en est d'impénétrables, ou que l'opinion que je me formois de ce sexe n'est pas sans exception. Cependant je ne puis me le persuader encore. N'a-t-il pas toujours été un composé d'orgueil et de vanité ? Par quel

étrange privilège Lina ( car tu te doutes bien que c'est elle qui est l'objet de ces graves réflexions ) auroit-elle échappé à la malédiction commune ? N'est-il pas plus raisonnable de penser que son extrême jeunesse ( elle n'a pas quinze ans ), la retraite où elle a vécu , son éducation , ont empêché jusqu'à ce jour ces défauts de se développer ? Tu conviendras que la chose mérite d'être examinée. Quel charmant sujet de méditation ! jamais les plus grands philosophes n'en ont eu de plus dignes de remplir leurs veilles. La connoissance du cœur humain n'est-elle pas la première de toutes les sciences ? assurément l'étudier sur un joli minois, n'ôte rien à son importance. Mets-toi donc dans la tête que je suis philosophe , très-occupé de mes études , et en consé-

quence fais la révérence à M. le docteur.

Je ne sais trop si Adolphe n'a pas envie de devenir philosophe aussi, c'est-à-dire, à ma manière, car à la sienne il l'étoit déjà très-ennuyeusement : il a été fort empressé près de Lina ; ce qui m'a surpris, c'est qu'il paroît qu'il l'avoit déjà vue. Où donc ? car il est certain qu'il n'a point été chez M.<sup>me</sup> de Sénesse, et qu'il ne la connoissoit pas : il faudra que je pénètre ce mystère ; il me tient d'autant plus au cœur, que Lina a rougi lorsqu'Adolphe l'a saluée ; elle a souri à quelques mots qu'il lui a adressés, mais que je n'ai pu entendre. M.<sup>me</sup> de Sénesse lui a fait un accueil plus ouvert qu'on ne le fait à un homme qui vous est présenté pour la première fois ; elle a même eu une conversation

assez longue et assez animée avec lui. Tout cela est fort extraordinaire ; il seroit piquant que Célini fût délivré de ses inquiétudes à mes dépens : non que je sois amoureux de Lina ; mais tu comprends que si je me faisais aimer d'elle, il me seroit beaucoup plus aisé de lire dans son cœur. Ainsi tu vois que je n'en parle que pour l'intérêt de la science.

Je m'aperçois que je ne t'ai encore rien dit qui te fasse connoître sur quoi est fondé le renversement que Lina a opéré dans mon esprit. Ecoute ce curieux détail ; certes, tu verras beaucoup de jolies personnes avant de pouvoir m'en envoyer le pendant.

En entrant dans le salon, je vis Paulin très-parée, très-brillante ; ses grands yeux noirs me parurent plus animés que de coutume ; car sa beauté, quoi-

que parfaite, est, à mon gré, un peu froide. Bon, dis-je en moi-même, on se prépare à disputer le prix; on développe tous ses moyens pour séduire les juges. Célini, trop épris pour faire de semblables réflexions, s'enivroit de la vue de Pauline, lui parloit, et étoit transporté de l'air gracieux dont on lui répondoit. Il ne se doutoit guère que c'étoit à M.<sup>lle</sup> de Sénesse qu'il en étoit redevable; on ménage un amant quand on attend une rivale. Tout ce manège me divertissoit fort. Enfin on annonce M.<sup>me</sup> de Sénesse: je ne me donnai pas la peine de la regarder; j'avois des objets plus dignes de mon attention. Voici le moment décisif; ne le perdons pas. Pauline, pendant que Lina saluoit M.<sup>me</sup> de Lénange, l'avoit déjà examinée de la tête aux pieds, et puis

le demi-sourire, la joue présentée d'un peu loin; voilà ce qu'elle m'a montré lorsque Lina est venue pour l'embrasser. Tout alloit au mieux pour l'honneur de ma théorie. Faut-il qu'une petite dissimulée, oui c'est le nom que je veux lui donner, vienne la renverser par sa joie et ses caresses ingénues! cela est-il supportable? Ses yeux étoient fixés sur Pauline avec toute l'expression du plaisir de la revoir. Enfin le croiras-tu? la parure même de Pauline, beaucoup plus riche que la sienne, n'a pas seulement été remarquée d'elle. Tu conviendras que ceci ne peut être expliqué qu'en l'attribuant à la dissimulation la plus complète. M'en voilà convaincu; sois sûr que j'obligerai la petite hypocrite à poser le masque.

Après le dîner, on a parlé de musique. A la prière de M.<sup>me</sup> de Lénange, Lina a pris une harpe; elle a préludé quelques instans : tu ne peux te faire d'idée de la perfection de son bras et de sa main. Puis elle a chanté une romance fort simple; mais elle l'a rendue avec une expression si touchante, que je me suis surpris une larme dans les yeux. Quelle sottise ! Encore passe si les paroles eussent roulé sur l'amour. On aime à voir une jeune personne décéler, sans qu'elle s'en doute, le besoin de son cœur; on peut bâtir sur ce fondement. Mais il s'agissoit d'un vieillard pauvre, souffrant; et sa fille, pour le secourir, use dans de pénibles travaux sa vie et ses charmes; puis vient un bon seigneur (malheureusement il est vieux, un jeune

eût

eût mieux figuré) qui ramène l'aisance et le bonheur. Tout cela est assurément fort insipide; c'est la mannan, je pense, qui fait le choix des chansons : mais enfin il étoit impossible de n'être pas ému en écoutant la jolie chanteuse. N'est-ce pas Baron qui disoit qu'il feroit pleurer en récitant la gazette de Hollande ? La belle Lina peut entrer en concurrence. Pauline nous a donné ensuite un air italien qu'elle a chanté avec beaucoup de légèreté et de précision, puis un concerto de piano, très-savant sans doute, mais fort peu agréable; comme il arrive toujours dans ces morceaux, composés beaucoup plus pour faire briller le musicien que pour le plaisir des auditeurs. Je ne doute nullement que Pauline n'ait fait ce choix pour mettre en évidence

I,

9

la supériorité de son talent. Il a bien fallu se répandre en éloges. J'observois Lina ; elle sembloit en jouir. Rien d'extraordinaire après tout ; ces jeunes filles ont le coup - d'œil si perçant. Sois sûr qu'elle voyoit très-bien que sa romance avoit plu davantage que toutes ces difficultés vaincues. Mais je mettrai son amour-propre à de plus fortes épreuves ; il est si facile de le réveiller dans ce sexe ! Je parviendrai bientôt à lui faire haïr Pauline , et alors je serai bien maladroit si je ne me fais pas aimer.

Nous sommes invités à dîner mardi chez M.<sup>me</sup> de Sénesse ; je commencerai de ce jour à faire jouer mes batteries. Adieu.

---



---



---

## LETTRE XIII.

*Adolphe à Nancé.*

Lénange, le

MADAME et M.<sup>me</sup> de Sénesse ont dîné hier ici : elles étoient attendues avec impatience par les jeunes gens curieux de voir la belle Lina ; mais ils n'osoient trop manifester ce désir devant M.<sup>me</sup> de Lénange ; il est visible qu'elle n'aime pas beaucoup à l'entendre louer. Cette foiblesse est peut-être excusable dans une mère qui voudroit qu'on n'eût des yeux que pour sa fille ; mais elle ne peut produire qu'un mauvais effet sur Pauline , qui l'aperçoit , et apprend à la

partager. Elle a reçu assez froidement Lina, qui, ravie de revoir la compagne de son enfance, lui a prodigué les plus tendres caresses. Que cette expression naïve des sentimens de son cœur la rendoit charmante ! Sa physionomie brilloit de ce plaisir pur et céleste qui n'appartient qu'à l'innocence.

J'ai saisi le premier moment pour m'approcher d'elle ; il me tardoit de lui faire oublier la conduite ridicule que j'avois tenue l'autre jour : elle a souri avec bonté à mes excuses ; mais elle n'a rien répondu.

Sa mère paroît être une femme du premier mérite : elle parle peu, mais avec un grand sens ; ses manières ont cette noble simplicité, presque toujours la marque d'une belle ame et d'un esprit droit. Je lui ai été présenté

par M.<sup>me</sup> de Lénange ; elle m'a honoré d'un accueil dont j'ai été extrêmement flatté : sans doute je le dois à Vilmor. Excellent homme ! M.<sup>me</sup> de Sénésse en fait un cas infini, ainsi que de sa femme. Elle m'a dit : Elle seule pouvoit me consoler de n'avoir pu nourrir ma fille ; à présent même je m'en applaudis, puisque Lina a trouvé en elle une seconde mère. Ses regards se sont portés sur sa fille assise en face d'elle. Lina a semblé deviner ce que disoit sa mère ; leurs yeux se sont rencontrés avec l'expression de la tendresse. Mais ce moment a été rapide et comme dérobé aux indifférens ; seul je m'en suis aperçu.

M.<sup>lle</sup> de Sénésse est d'une beauté moins régulière que M.<sup>lle</sup> de Lénange ; cependant combien elle l'emporte sur elle ! sa physionomie, ses

regards, son moindre souris, ont je ne sais quoi d'angélique et de céleste: elle est belle de son ame, si je puis m'exprimer ainsi; elle pourroit se passer de ses charmes; sans eux elle plairait encore. Le son de sa voix est doux et même tendre; on ne peut l'écouter sans émotion. Sur l'invitation de M.<sup>me</sup> de Lénange, elle a chanté une romance charmante: la piété filiale en étoit le sujet. Il étoit aisé de voir que l'expression sortoit de son cœur; elle a fait passer l'émotion du sien dans celui des auditeurs, et il y a paru à tous les yeux.

Que cette mélodie vraie, simple, telle que les grands maîtres l'ont connue, est supérieure à cette musique hérissée de difficultés, et qui, dans une suite d'accords savans, ne fait entendre qu'un bruit insignifiant

ou plutôt fatigant; je ne l'ai jamais mieux éprouvé. Je n'ai pas été le seul. Quoique Pauline ait parfaitement exécuté deux morceaux très-difficiles, on ne l'a applaudie que par bienséance. Les sons si doux de la romance retentissoient encore dans les oreilles; chacun, j'en suis persuadé, eût mieux aimé en prolonger l'illusion dans le silence, que de la voir impitoyablement détruite par cet éternel concerto.

Demain nous dînons chez M.<sup>me</sup> de Sénesse, et..... Je reçois ta lettre.

Je t'admire, Nancé: tu ne te lasses pas de conjecturer, et sur-tout de vouloir que je sois amoureux. Tu as beau te tromper, à la première occasion tu retombes dans la rage de deviner. Te souviens-tu comme tu m'as persécuté au sujet de M.<sup>lle</sup> L....?



Après, c'étoit Pauline; à présent, c'est... Crois que je comprends à merveille l'air ironique dont tu me demandes si M.<sup>lle</sup> de Sénesse n'a pas trop de talens; je veux me justifier. Je ne suis point ennemi des talens; je n'en condamne que l'abus : la nature n'a pas donné aux femmes une voix si touchante, pour leur interdire la musique, ni tant de grâces, pour leur défendre la danse. Ton ami n'est peut-être que trop sensible à ces différens avantages; mais une jeune personne qui n'en possédera pas d'autres, ne me fera jamais désirer de la nommer la compagne de ma vie. Celles que j'ai vues jusqu'ici, plus frivoles que sensibles, plus jalouses de briller aux yeux de quelques jeunes étourdis, que de mériter par leurs vertus l'estime et le respect des hommes sen-

sés, m'ont paru peu propres à faire goûter le bonheur domestique; et, quelque susceptible d'amour que tu me supposes, mon cœur est resté libre jusqu'à ce jour. Il est vrai, je ne prétends pas te le dissimuler, que la belle Lina a fait sur moi une impression que je n'avois point encore éprouvée : ne te presse pas de triompher. Je ne suis point amoureux; il seroit fort étrange que je le fusse; à peine ai-je vu M.<sup>lle</sup> de Sénesse : puis-je être sûr qu'elle soit en effet ce qu'elle paroît être? Sais-je si elle n'est point déjà engagée, ou si je parviendrai à lui plaire? Avec tant de raisons de rester en suspens, je serois bien insensé si je me livrois aussi inconsidérément que tu te l'imagines.

L E T T R E X I V.<sup>e</sup>*Adolphe à Nancé.*Lénange, 1<sup>o</sup>

SERAS-TU satisfait, Nancé; ton ami est fixé, fixé pour jamais. Frappé à la première vue de Lina, c'est en vain que j'ai voulu me le déguiser; un instant a décidé du sort de ma vie. Cependant, j'ose le croire, si Lina n'étoit que belle, j'aurois surmonté ma passion; mais tant de douceur, de sensibilité, de raison, une tendresse si vraie pour sa mère! ah! Nancé, où trouver des moyens de défense? Je ne le puis, je ne le désire même pas. Te retracerai-je cette

journée si charmante et si vite écoulée? Te peindrai-je Lina? puis-je rendre tout ce qu'elle a d'aimable? Non, il faudroit décrire ses moindres mouvemens, son plus léger sourire, et jusqu'à son silence. J'essayerai au moins d'en esquisser quelques traits.

Je suis arrivé le premier à Sénesse. La voiture de M.<sup>me</sup> de Lénange étant remplie par les dames, on avoit décidé que les hommes iroient à cheval: moi, pour être seul, j'ai préféré d'aller à pied; j'ai pris les devants. J'ai passé devant le pavillon qu'occupoit Vilmor; il est parti mercredi dernier.

M.<sup>me</sup> de Sénesse m'a reçu avec la bienveillance qui lui est naturelle; Lina m'a salué d'un air ouvert: nous nous sommes assis avec une aimable familiarité; la conversation s'est engagée avec autant d'aisance que si

nous nous fussions connus depuis long-temps. Nous avons parlé de la campagne : M.<sup>me</sup> de Sénesse l'aime beaucoup; cependant elle regrette que sa santé l'empêche de mener sa fille à Paris. C'est avec chagrin, m'a-t-elle dit, que je la vois privée des amusemens de son âge. Ah! maman, a répondu vivement Lina, je suis bien loin de les désirer; j'en goûte ici de si doux! n'y reçois-je pas à chaque instant des marques de votre tendresse? Paris pourroit-il jamais m'être aussi agréable qu'un lieu que vous m'avez rendu si cher? Non, non, je le sens bien. M.<sup>me</sup> de Sénesse a souri de sa vivacité. Fille charmante! heureux, mille fois heureux celui qui possédera un cœur comme le tien!

Bientôt j'ai pu voir combien étoit sincère cette expression de ses senti-

mens. Pauline, à peine arrivée, s'est mise à l'entretenir des bals, des concerts, des spectacles de Paris: discours fort déplacés, puisqu'elle n'ignore pas que sa jeune amie ne peut jouir de ces divers plaisirs. Vouloit-elle donc les lui faire envier? Lina l'écoutoit avec une aimable complaisance, et sans dire un mot qui pût faire soupçonner qu'elle sût en trouver dans la retraite d'infiniment plus dignes d'un cœur sensible et d'un esprit cultivé; elle est loin de s'en faire un mérite.

Empressée de procurer à Pauline les moyens de briller, la première elle l'a engagée à s'asseoir au piano. Pauline, sentant peut-être que c'est son unique avantage, en a joué le plus long-temps qu'il a été possible, encouragée encore par les éloges de

Lasson ; il l'en a accablée avec une exagération ridicule ; et il n'a rien dit à Lina , dont la voix touchante sera toujours si fort au-dessus des seuls effets de l'art. Quelle est donc la cause de cette étrange impolitesse ? Lina n'y a fait aucune attention , et n'en a été ni moins gaie ni moins prévenante pour Pauline.

Sur le soir on s'est promené. Après quelques tours , on est entré dans un petit pavillon : je n'ai jamais rien vu de plus frais et de plus joli ; des guirlandes et des vases de fleurs peints par Lina avec autant de goût que de vérité , ornent les panneaux de la boiserie ; les fauteuils , aussi brodés par elle , représentent les mêmes fleurs , mais si différemment groupées , que je ne crois pas que Glicéra (1) pût

---

(1) Célèbre bouquetière d'Athènes. Elle

mettre une plus grande variété dans ses bouquets.

On a donné à la nouvelle Minerve les louanges qui lui étoient dues : pour s'y dérober elle s'est échappée dans le parterre , et s'est mise à faire des bouquets. Les jeunes gens se sont empressés de l'imiter , et bientôt il y en a eu de toutes les sortes : on s'est amusé à les comparer ; mais la palme est restée à ceux de Lina. Un jeune homme s'emparant d'un des plus beaux , l'a suspendu à un arbre : Qu'il demeure ici comme un trophée élevé à la gloire de la belle Lina , a-t-il dit ;

---

étoit belle. Pausias , habile peintre , en devint amoureux , et pour lui plaire s'attacha à peindre les fleurs ; mais il eut beau faire , il ne put jamais varier autant ses tableaux , que Glicéra ses bouquets.

puisse-t-il à jamais lui rappeler nos hommages !

Ce discours a été suivi de mille autres du même genre. Lina sembloit un peu confuse ; un incident est venu à son secours. Le bouquet, lié seulement de quelques brins d'herbe, tombe, et les fleurs éparses, effeuillées, n'ont plus présenté que l'image de la destruction. Ah ! dit-elle alors en riant, le trophée est disparu ; il n'a guère duré. Il étoit un peu fragile, dit M.<sup>me</sup> de Sénésse en souriant ; mais ceux que l'on érige en marbre ou en bronze ne sont pas plus à l'abri de l'injure du temps ; quelques siècles à quelques momens font l'unique différence. Il est vrai, reprit Lina : aussi, maman, me voilà tout-à-fait guérie de l'amour de la gloire ; que l'on vienne m'en parler, je songerai à mon bouquet.

Mais

Mais, ma chère, observa M.<sup>me</sup> de Lénange, si chacun pensoit comme vous, la source de presque toutes les grandes actions et des grands talens seroit tarie. Je suis loin, madame, répliqua modestement Lina, de vouloir blâmer le désir de la gloire, dans les personnes qui peuvent justement y prétendre ; mais celles que la nature a vouées à l'obscurité, doivent apprendre à la chérir. L'amour de la gloire ne seroit en elle qu'une puérile vanité. En achevant de parler, elle a rougi, elle a baissé les yeux, comme si elle eût craint d'être sortie de la réserve qui convient à son âge.

Le moment de se retirer est venu. J'ai demandé à M.<sup>me</sup> de Sénésse la permission de lui rendre mes devoirs ; elle me l'a accordée avec beaucoup de bonté. Lina a gardé le silence ; elle

le devoit, je le sais ; mais si un léger sourire , si du moins ses yeux..... Insensé ! qu'osé-je demander ? Connoît-elle mon amour ? et quand elle l'auroit pénétré , puis-je espérer qu'elle y soit déjà sensible ? J'ai honte de mon extravagance. Écris-moi , Nancé ; jamais tes conseils et ton amitié ne me furent plus nécessaires.

---



---



---

## L E T T R E   X V.º

*Lasson à Belnance.*

Lénange , le

*M*ES lettres font ton unique plaisir : tu ne doutes pas de mes succès ; tu les admires d'avance. C'est fort bien fait. Admire, mon ami , mais écoute une petite anecdote. Un homme disoit un jour : « Je sais lire dans les cœurs ; » je pénétre leurs plus secrets mouvemens : c'est peu encore ; plus absolu qu'un monarque d'Asie , je puis les faire aimer ou haïr à mon gré. » Memnon se bornoit à régler ses passions ; on sait comment il réussit : celui-ci prétendoit comman-

der à celles d'autrui. Eh bien, qu'arriva t-t-il ? Te souviens-tu de la peau de l'ours, de cette maudite peau ? Voilà justement la fin de l'aventure, et un nouveau compagnon donné aux deux chasseurs. A présent, si tu me demandes le nom de ce pauvre diable, Marot te répondra : Cet homme-là, Sire, *c'étoit moi-même*. — Toi ? — moi, et comme un sot pris dans mes filets. Cette petite sirène ne s'est pas contentée d'échapper aux pièges que je lui tendois, et de me prouver que ma prétendue connoissance du cœur des femmes est à releguer avec celle de la pierre philosophale (au fond, Belnance, il n'est pas plus facile de réussir à l'une qu'à l'autre) ; mais encore elle m'a absolument renversé la tête : tu n'en douteras pas, lorsque je te dirai que je suis résolu de l'é-

pouser. Ne te récries pas trop pourtant. J'ai profondément médité ce projet. Plus habiles que nos bons ancêtres, nous ne nous chargeons plus de chaînes éternelles ; et, grâce à nos nouvelles lois, le mariage est devenu la plus jolie chose du monde : il plaît, on y reste ; il ennuie, on le rompt. L'incompatibilité d'humeur, Belnance, l'incompatibilité d'humeur ! avec ces mots magiques, rien n'empêche qu'on ne quitte un visage dont on est las, pour un autre plus nouveau. Ce n'est en vérité plus la peine de séduire. Crois-tu que Lovelace eût fait jouer tant de ressorts pour s'assurer la possession de sa Clarisse, s'il eût eu un moyen si facile à sa disposition ? non, sans doute. Voilà donc qui est arrangé ; j'épouse Lina ; elle sera ma femme....., c'est-à-dire, tant

qu'elle me plaira : dès qu'il en sera autrement, je reprends ma liberté et lui rends la sienne. Elle ne manquera pas de consolateurs. apparemment, et sera peut-être aussi charmée que moi de varier un peu la scène. Mais si elle m'aime toujours ( car il faut tout prévoir ), si des grossesses, des maladies, ont détruit ses charmes, que deviendra-t-elle ? ma foi, ce n'est pas mon affaire. Quoi donc ! parce qu'on a aimé une femme quand elle étoit jeune, belle et fraîche, on seroit obligé de l'aimer encore lorsqu'elle n'est plus rien de tout cela ? la chose est absurde. Les femmes sont bien plaisantes de l'exiger : laissons-les, si elles peuvent, le persuader à quelques sots. Que ceux-ci n'osent secouer le joug et végètent perpétuellement près de leurs tristes moitiés, soit : mais nous, ami,

nous enfans de la nature, suivons la philosophie d'un sage Indien ( n'est-ce pas Pilpay ? ) qui, pour bannir le vice de la terre, avoit imaginé de rendre tout permis, le meurtre excepté. En effet, tout dépend du nom qu'on donne à la chose. Les bons Flamands, dans l'histoire, ne l'entendoient pas mal : ils avoient promis de ne point porter les armes contre le roi de France, et pourtant ils auroient souhaité prendre parti pour le roi d'Angleterre, son ennemi. Ils ne vouloient pas manquer à leur serment : que firent-ils ? ils nommèrent le roi d'Angleterre roi de France, et, par ce changement de nom, ils accordèrent leur conscience et leurs intérêts.

Tu sens qu'avec mes nouvelles vues, j'abandonne à Céligni le soin d'encenser Pauline ; je ne suis plus



occupé que des moyens de plaire à Lina ; j'étudie ses goûts ; j'en ai de semblables ; j'aime la campagne. J'ai su, par Henri, qu'elle est la protectrice de tous les malheureux ; je suis devenu tout-à-coup l'homme le plus sensible : j'ai mis Henri en quête pour me trouver, aux environs, une famille bien misérable ; je viendrai à son secours, Lina l'apprendra, m'en saura gré. De plus je suis toute attention pour la maman ; je cause avec elle : mes discours sont pleins de sens, de raison ; enfin je suis un jeune homme comme il y en a peu. Cette contrainte est ennuyeuse pourtant ; mais mon intention n'est pas de la faire durer. Quelle nécessité ? Je ne dois pas appréhender de refus. Je suis jeune : tu m'accorderas, j'espère, quelques avantages dans l'air et la figure ;

je

je jouis d'une jolie fortune ; mes espérances sont considérables : assurément en voilà plus qu'il ne faut pour être écouté favorablement. J'ai d'autant plus sujet de me hâter, que certainement Adolphe est épris de Lina : depuis le dîner à Sénésse je l'y ai déjà trouvé trois fois ; il tient la même conduite que moi, avec cette différence qu'elle est la suite naturelle de son caractère, tandis que je force le mien. Sans doute j'en ai plus de mérite ; et cependant si Lina le savoit, je gage que loin de m'en tenir compte, elle se tourneroit du côté d'Adolphe : tant on sait peu apprécier la valeur des choses ! Je l'empêcherai de commettre cette injustice : elle n'apprendra combien elle m'est obligée, que lorsqu'elle sera à moi. Adolphe est si grave, si respectueux ; il rendra ses

soins si méthodiquement, que j'aurai obtenu le consentement de Lina et de sa mère, et que tout sera conclu, avant qu'il ait seulement osé avouer qu'il aime. Il ne faut pas trop m'y fier, pourtant; la passion pourroit lui donner de la vivacité; et sitôt que j'aurai rempli mon projet ( tu sais, la famille indigente ), je me déclarerai.

---



---



---

## L E T T R E   X V I . e

*Lesson à Belnance.*

Lénange, le

DEPUIS deux jours Lina est rêveuse! hier même, n'ayant trouvé personne pour m'annoncer, je suis entré dans le salon; elle y étoit seule, assise devant son métier de broderie, et si absorbée dans ses pensées, qu'elle ne m'entendit pas. Je la contemplai: qu'elle étoit charmante! penchée sur le métier, cette attitude avoit fait un peu entr'ouvrir le mouchoir qui recèle ses trésors avec tant de soin. Ah! Belnance, quel spectacle! avec quelle

volupté mes yeux l'ont dévoré ! j'ai eu peine à retenir mes transports. Si je n'avois pas craint.... Mais sa mère.... Que n'aurois-je pas donné pour être sûr qu'elle ne viendrait pas ? Comme ce moment eût été rempli ! Lina a fait un mouvement, et j'ai cru entendre un léger soupir. Eh bien, qui sait si je n'en étois pas l'objet ? Je suis assidu. Ces jeunes filles ne voient pas plutôt un jeune homme attaché à leurs pas, que les idées de mariage leur roulent par la tête : des désirs confus, la curiosité..... Que je voudrois savoir toutes les petites pensées qu'enfante leur imagination au mot mariage ! cela doit être plaisant. Mais je m'aperçois que depuis long-temps je reste *statue* ; c'est vraiment la première fois. M'aurois-tu cru capable d'une si respectueuse admiration ? Lina fait des pro-

diges. Enfin, pour terminer la scène, j'ai entendu marcher, et je me suis hâté de faire un peu de bruit, comme si j'arrivois dans le moment ; Lina s'est levée avec la précipitation de la surprise ; et avant que j'eusse pu lui dire un seul mot, sa mère a paru.

Adolphe est encore survenu : il est plus insupportable que jamais. Je ne sais quelle rage a tout le monde de faire son éloge. Pour les femmes, je n'en suis pas très-surpris ; il est véritablement d'une belle figure, et ce sexe se prend par les yeux : de plus, il a dans la voix, dans les manières, quelque chose de tendre et d'insinuant, du moins à ce qu'elles prétendent ; pour moi je n'ai rien vu en lui que de fort insipide, et en vérité je le hais. Si tu étois ici, nous aurions

pu concerter quelque plan pour le renvoyer dans sa Lorraine ; mais seul, et dans un lieu isolé, je n'ose rien entreprendre. Une tentative indiscrete et découverte ruinerait tous mes projets. Il faut donc le souffrir, du moins jusqu'à ce que je sois l'époux de Lina : tu sens qu'alors je n'aurai rien de plus pressé que de le bannir. Je n'ai fait encore aucune démarche auprès de M.<sup>me</sup> de Sénesse ; je voulois, avant, exercer ma bienfaisance de nouvelle date ; mais je crois que je serai forcé d'y renoncer. Tous les paysans des environs sont laborieux ; et s'il leur arrive un accident, une maladie, Lina le sait des premières, les va voir, les secourt. Croirois-tu qu'elle pousse la bonté jusqu'à montrer elle-même à travailler à de jeunes orphelines ? c'est avoir bien du temps à perdre. Je

lui apprendrai bientôt à en faire un meilleur usage. Huit jours après mon mariage je l'emmène à Paris. Combien elle y brillera ! Quel sera son enchantement à la vue de l'Opéra et des fêtes dont elle sera l'objet ! Combien elle me remerciera de l'avoir arrachée à sa triste campagne ! La maman ne sera peut-être pas trop contente d'y rester seule ; mais peu m'importe.

Bon, voici mon affaire : Henri vient de m'apprendre qu'un maçon, en travaillant au haut d'un toit, s'est laissé tomber. ( Le maladroit ! ) Il est dangereusement blessé, et on ne croit pas qu'il en revienne : il a une femme et six enfans ; juge quelle désolation. Je viens de m'étudier devant le miroir. Fort bien ; un air touché, compatissant. Allons, partons ; une bourse de

vingt Louis ( ce présent est honnête ; qu'en dis-tu ? ) : ils pourront en remercier Lina ; sans elle.... Si je pouvois l'y rencontrer ! Adieu , je t'écirai demain comment cela se sera passé.

---



---

## LETTRE XVII<sup>e</sup>

*Lina à la bonne Vilmor.*

Sénas, le

J'AVOIS grand besoin de recevoir de vos nouvelles, ma chère bonne ; j'étois inquiète de vous, et depuis votre départ j'étois triste, oh ! bien triste ! Ce petit pavillon où j'aimois tant à aller étoit désert ; je ne trouvois plus ma seconde mère : en falloit-il davantage pour m'affliger ? Mais à présent que je sais que vous êtes heureuse, je vais tâcher de l'être aussi. Déjà même je retrouve un peu de gaieté ; et si dans de certains momens le temps me semble encore bien long, dans

d'autres il s'écoule avec une rapidité qui me surprend moi-même. A Lénange, par exemple, la journée passe comme l'éclair. Vous savez combien j'aime Pauline : elle a encore perfectionné ses talens ; elle joue du piano comme un ange, et le désir de la seconder dans les morceaux qui demandent plusieurs instrumens, me fait cultiver la musique plus assidument que jamais. Maman me prodigue ses leçons, et s'étonne de mes progrès : mais seroit-il possible de n'en pas faire avec une si bonne mère ? Je suis si contente quand je la rends satisfaite de moi !

Adieu, ma chère bonne ; je vous embrasse avec la plus vive tendresse, ainsi que mon bon papa. Ne m'oubliez pas auprès de mon frère ; j'ai bien envie de le revoir ! Espère-t-il

avoir bientôt un congé ? depuis longtemps il ne nous a pas écrit.

*P. S.* A propos, j'allois oublier de vous parler de M. de Morni, dont vous me demandez des nouvelles. Il est venu plusieurs fois ici : il parle toujours de vous deux et de mon frère avec la plus grande amitié. Aussi vous pensez bien avec quel plaisir nous l'écoutons, maman et moi. Nous faisons de la musique ; il joue supérieurement du violon : il a une très-belle voix, et il a la complaisance de chanter avec moi les airs que je souhaite apprendre. Il les exécute si bien, que je les sais tout de suite.

Maman juge qu'il mérite les éloges que mon frère lui donnoit dans ses lettres. Depuis qu'il est à Lénange, il a fait plusieurs actions généreuses.

C'est par un hasard fort singulier que nous l'avons appris, tant il met de soin à se cacher. Dernièrement encore..... Mais Maman m'appelle, il faut que je vous quitte. Adieu, ma chère bonne.

---



---

---

## LETTRE XVIII<sup>e</sup>

*Lesson à Belnance.*

Lénange, le

Tous les contre-temps m'arrivent coup sur coup. Prévenu par Adolphe, cet éternel Adolphe, chez le malencontreux maçon, je n'ai paru que suivre gauchement son exemple, et c'est lui qui est regardé comme le bienfaiteur. Le père, la mère, les enfans, m'ont étourdi de ses louanges. La mère, babillarde impitoyable, m'a conté que leur jeune demoiselle l'avait remercié. Elle l'a remercié, Belnance! Que ne donnerois-je pas pour savoir en quels termes! Mais

comment les faire répéter à cette troupe d'imbécilles ; Dieu sait comment on me les auroit rendus. Mais voici le pis. Résolu à ne pas perdre de temps, et à l'emporter sur Adolphe d'une manière ou d'une autre, je vais chez M.<sup>me</sup> de Sénesse dans l'intention de me déclarer ; elle est indisposée ; sa porte est fermée : je reviens de fort mauvaise humeur ; et pour m'achever, je trouve à Lénange Bertrand avec une lettre de ma tante, qui m'apprend qu'elle a obtenu pour moi ( de quoi diable se mêle-t-elle ? ) le grade de..... dans le régiment de..... qu'il faut que je parte sur-le-champ pour remercier, et pour aller à....., rejoindre le régiment. Toute sa lettre est sur un ton de joie insupportable. Mon premier mouvement a été de refuser, et déjà je prenois ma plume ;

mais Bertrand, qui ne se doutoit guère de ce qui me passoit par la tête, s'est mis à me raconter combien sa maîtresse avoit fait de démarches, combien elle étoit enchantée de ce succès, et avec quelle impatience elle attendoit son cher neveu. J'ai vu aussitôt qu'un refus me perdrait infailliblement dans son esprit. Il seroit fâcheux de manquer une succession qui m'a déjà coûté tant de soins : mais si je pars, et qu'Adolphe..... ; je serois au désespoir qu'il l'emportât sur moi. Si du moins tu étois ici, tu m'aiderois de tes conseils. Cette maudite absence..... Les oncles, les tantes, se sont ligués pour me faire enrager.

Toutes réflexions faites, j'ai dit à Bertrand des aller reposer ; qu'il nous seroit facile demain, avec un peu de diligence, de regagner le temps perdu ; et je



viens d'envoyer Henri chez M.<sup>me</sup> de Sènesse, pour la prier de m'indiquer le moment où elle pourra me recevoir. J'aurais bien pu m'expliquer par écrit; mais j'aime mieux parler. On presse, on répond aux objections; je n'en prévois qu'une toutefois, la grande jeunesse de Lina. Un quart-d'heure d'entretien avance plus les affaires que dix lettres; et tu sais que je hais les lenteurs: et puis je verrai Lina; peut-être pourrai-je cueillir un baiser sur sa charmante main. Une fois assuré de son consentement, de celui de la maman, je pars, je vole à Paris, à.....; j'obtiens un congé, je reviens, j'épouse, et je suis heureux. Voilà la fin de mon roman....., jusqu'à ce qu'il me plaise d'en recommencer un autre. Je n'ai que vingt-cinq ans; j'espère bien en terminer plus d'un: quoiqu'à dire vrai,

vrai, je ne sais si je trouverai jamais une seconde Lina, mais qu'importe, la variété me charme par-dessus tout.

Il semble que l'enfer s'en mêle. Henri arrive: M.<sup>me</sup> de Sènesse est malade, malade sérieusement; on parle d'une fluxion de poitrine. Il n'y avoit pas moyen de demander une entrevue. Quel maudit contre-temps! A quoi me déterminer? Mais cependant qu'ai-je à craindre? Adolphe ne pourra faire aucune démarche tant que..... Voyons, calculons. Quinze jours de maladie, quinze jours de convalescence, c'est un mois. Il ne m'en faut pas davantage pour mon excursion. Allons, rien n'est dérangé: au contraire, je reviendrai avec le consentement de ma tante; elle écrira en ma faveur; me fera des avan-

tages; tout n'en ira que mieux. Adieu donc, Belnance; on met les chevaux. Écris-moi à Paris. Je donnerai mes ordres pour que tes lettres me parviennent, quelque part que je sois.

---



---



---

## LETTRE XIX.<sup>e</sup>

*Adolphe à Nancé.*

Lénange, le

Nous sommes ici dans la plus vive inquiétude. M.<sup>me</sup> de Sénesse est très-mal d'une fluxion de poitrine. Quelle n'est pas la douleur de sa charmante fille! André, un des gens de M.<sup>me</sup> de Lénange, revient de Sénesse; il a vu Lina; il l'a trouvée pâle, défaite, les yeux rouges. Elle ne quitte pas le chevet de sa mère : c'est elle qui la sert, la veille; elle dévore ses larmes, et ne lui montre qu'un visage serein. Mais M.<sup>me</sup> de Sénesse n'y est pas trompée. Sachant qu'André étoit là,

elle a voulu lui parler, et l'a chargé de faire ses remerciemens à M.<sup>me</sup> de Lénange, de l'intérêt qu'elle prenoit à sa maladie; mais elle étoit si foible, qu'elle a eu peine à s'en faire entendre. André lui a dit: Je crains, Madame, que vous ne souffriez beaucoup. Mon mal ne seroit rien, a-t-elle répondu, si..... Elle montrait sa fille, alors un peu éloignée; la voyant s'approcher elle n'a pas achevé, et s'est tournée de l'autre côté, sans doute pour lui cacher son attendrissement.

Ah, Nancé! que ne puis-je être à Sènesse! Lina, seule, en proie à sa douleur, n'a pas un ami qui la rassure et la console. M.<sup>me</sup> de Lénange iroit, dit-elle, si elle ne craignoit le mauvais air, à cause de sa fille. C'est ainsi que sous de vains prétextes, chacun se dispense de remplir

les plus simples devoirs de l'amitié. Et on se plaint ensuite de n'avoir pas d'amis! Ah! combien peu sont dignes d'en avoir!

J'envoie continuellement Charles à Sènesse; mais il ne me rapporte aucune nouvelle consolante.

Le médecin de M.<sup>me</sup> de Sènesse, vieillard vénérable, sort d'ici; il est venu presser M.<sup>me</sup> de Lénange d'aller à Sènesse. Il est absolument nécessaire, lui a-t-il dit, que les amis de la mère et de la fille se réunissent pour engager la jeune personne à prendre quelque repos: elle se tue, n'écoute rien de ce que je puis lui dire, ou ne me répond que par des larmes. M.<sup>me</sup> de Lénange a encore fait quelques objections; mais il lui a si bien démontré que, n'entrant pas dans la chambre de la malade, il n'y

avait aucun danger, qu'elle s'est enfin décidée. J'ai obtenu de l'accompagner; nous partons dans une demi-heure; je vais la voir! Què mon cœur est agité!

A 3 heures après midi.

Lina, ange du Ciel, qui pourroit te connoître et ne pas t'adorer!

Arrivés chez M.<sup>me</sup> de Sénese, on nous a dit qu'elle étoit toujours dans le même état; on nous a fait entrer dans le salon, et on a été avertir Lina de notre visite. Nous avons un peu attendu. M.<sup>me</sup> de Lénange m'a parlé; mais il m'étoit impossible de l'écouter. Si près de Lina, il me sembloit entendre ses soupirs; j'osois à peine respirer: un léger bruit a frappé mon oreille; je me suis levé précipitamment. Où allez-vous donc, m'a de-

mandé M.<sup>me</sup> de Lénange? Qu'avez-vous? Ce que j'avois, bon Dieu! Je me suis rassis. Enfin la porte s'est ouverte, et Lina a paru, pâle, abattue: elle a voulu remercier M.<sup>me</sup> de Lénange; mais à peine a-t-elle pu prononcer quelques mots; ses pleurs ont coulé malgré elle, et, se couvrant le visage de son mouchoir, elle s'est livrée à sa douleur. M.<sup>me</sup> de Lénange a essayé de la consoler, mais en vain. Le médecin est entré, et s'asseyant près de Lina: Il y a du mieux, a-t-il dit en la regardant; j'espère..... Lina, avec une précipitation qui l'empêchoit de respirer, l'a interrompu. Vous espérez!..... Ah, monsieur! est-il bien vrai? Dites..... espérez-vous? — Oui, j'espère, j'espère même beaucoup..... — Ah, ma mère! ma bonne mère! s'est-elle

écriée; et joignant les mains, elle a levé les yeux au ciel en signe de reconnaissance. Mais, a-t-il repris, il faut aussi vous conserver pour elle; il est impossible que vous continuiez à veiller comme vous faites, sans altérer votre santé: promettez-moi de vous retirer ce soir dans votre chambre, et de prendre quelques heures de repos. M.<sup>me</sup> de Lénange a pris la parole: Ma chère, cela est absolument indispensable; il le faut pour vous, et même pour votre maman. Ah, madame! quitter maman! ne me le demandez pas, je ne le puis. Le médecin a fortement insisté. Docteur, a repris la tendre fille, je vous en conjure, ne l'exigez pas: vous voulez que je prenne du repos; eh bien! je me ferai dresser un lit près de maman; je la verrai, je serai plus tranquille.

quille. Le docteur a paru vouloir dire quelque chose; mais il a gardé le silence, comme embarrassé d'exprimer sa pensée. Je l'ai devinée; j'ai frémi; j'ai vu qu'il redoutoit pour Lina la malignité de la fièvre. M.<sup>me</sup> de Lénange l'a compris comme moi. Mais, ma chère, a-t-elle dit, vous ne pouvez pas coucher dans la chambre de votre mère; s'il y avoit de la malignité, vous vous exposeriez..... Elle n'a pu continuer: à ce mot de malignité Lina est devenue d'une pâleur mortelle; ses larmes ont cessé de couler; j'ai craint qu'elle ne perdît connoissance. Le docteur s'est hâté de lui faire respirer des sels, et par ses discours a cherché à réparer l'imprudence de M.<sup>me</sup> de Lénange. Lina ne l'entendoit plus; elle est restée immobile et insensible aux caresses de

M.<sup>me</sup> de Lénange qui, quoique fâchée d'en avoir trop dit, a cru devoir la presser encore de passer la nuit dans un autre appartement; mais Lina se levant tout-à-coup avec le calme du désespoir: Non, madame, non, je ne m'éloignerai pas de ma mère; elle est en danger, je le vois; je vous rends grâces des craintes que vous témoignez pour moi, mais je ne redoute rien pour servir ma mère; puisse-je racheter sa vie de la mienne! Ce n'étoit plus cette Lina encore enfant; ce n'étoit plus même cette voix si tendre. Elevée au-dessus d'elle-même par l'amour filial et ce généreux dévouement, sa voix avoit plus de force; et, malgré sa douleur, son visage a brillé d'une expression céleste. Fille divine! me suis-je écrié par un mouvement involontaire; tant de vertu aura sa

récompense; votre mère vous sera rendue. Elle a tressailli; elle m'a regardé; mon exclamation a semblé ranimer l'espoir dans son cœur; et, faisant un pas vers moi, elle m'a dit: Ah! vous aussi, vous aimez ma mère! Un torrent de larmes s'est alors fait passage; aucun de nous n'a pu retenir les siennes. Le docteur a pris M.<sup>me</sup> de Lénange à l'écart: Il ne faut pas insister, lui a-t-il dit, on lui feroit beaucoup plus de mal que de bien, en la séparant de sa mère. Mais jamais, jamais je n'ai vu l'amour filial comme dans cette charmante fille. A ma prière il a retourné près de M.<sup>me</sup> de Sénésse, et un moment après il est venu nous dire qu'elle dormoit d'un sommeil paisible. A cette bonne nouvelle, Lina lui a pris la main et l'a serrée avec transport: il a paru ému.

Et moi, Nancé ! et moi !... Ah ! Qui pourroit rendre les sentimens de mon cœur !

M.<sup>me</sup> de Lénange a voulu partir ; il a fallu quitter Lina, mais au moins elle étoit plus tranquille.

---



---

## L E T T R E X X.<sup>e</sup>

*Adolphe à Nancé.*

Lénange, le

**M**ADAME de Sénesse est hors de danger ; elle est hors de danger, Nancé, et Lina est heureuse : son cœur est encore l'asile de la paix et du bonheur ; le sourire revient animer ses lèvres : je l'ai vue, et j'ai pu m'enivrer du plus doux des spectacles. Ses beaux yeux, fixés sur sa mère, respireroient la tendresse ; elle semble n'exister que par elle, et être animée de son ame : jamais mère ne fut plus aimée ; jamais mère ne fut plus digne de l'être. En les voyant dans les bras

l'une de l'autre , me disoit ce matin le bon docteur , je n'ai jamais senti plus vivement le plaisir d'avoir arraché un malade à la mort.

Avec quelle impatience j'attends l'entier rétablissement de M.<sup>me</sup> de Sénesse ! Nancé , crois - tu que je puisse me flatter?... Mais je connois ta partialité pour ton ami ; tu te moqueras de mes craintes. Quelquefois , je l'avoue , les bontés de M.<sup>me</sup> de Sénesse m'ont fait espérer qu'elle ne refuseroit pas de m'accorder le nom de son fils ; quelquefois même j'ai cru voir que Lina..... son doux sourire , ses yeux si tendres..... Seroit-il vrai ? son cœur daigneroit-il s'intéresser en ma faveur ? Lorsque j'arrive , elle paroît satisfaite ; elle semble m'entendre avec plaisir ..... Peut-être je m'abuse ; peut-être n'est-ce qu'un effet de cette

aimable sensibilité qui lui donne tant de charmes. Cruelle incertitude !

A 3 heures.

Tout est changé : demain , c'est demain..... De quel trouble je suis agité.

Céligni est venu , transporté de joie , m'apprendre que son père qui , jusqu'ici s'étoit opposé à son mariage avec Pauline , y avoit enfin donné son aveu. M.<sup>me</sup> de Lénange accorde le sien , et Pauline a fait connoître qu'elle obéiroit sans répugnance.

On parle de retourner promptement à Paris pour célébrer ce mariage ; et malgré l'inconvenance de me déclarer dans un moment où M.<sup>me</sup> de Sénesse est à peine convalescente , il le falloit , ou m'éloigner de Lina. Je n'ai pas balancé , et j'ai écrit à M.<sup>me</sup>



de Sénesse pour la prier de vouloir bien m'accorder un moment d'entretien; elle vient de me répondre qu'elle me recevra demain à midi. A midi! que d'heures d'ici là! qu'elles vont couler lentement!

Je suis descendu pour m'arracher aux tourmens de l'attente; il ne m'a pas été possible de rester: la joie de Célini m'étoit importune. Quel est donc ce vil sentiment qui nous rend pénible le bonheur d'autrui, quand nous sommes nous-mêmes malheureux? Pour la première fois j'ai rougi de moi: j'ai prétexté une indisposition; je suis remonté, et me voici seul. Que n'es-tu près de moi! ton amitié adouciroit!.....

J'ai voulu prendre un livre pour me distraire; je n'ai pu lire, je ne voyois rien: une seule idée, un seul

nom!... J'ai jeté le livre. Demain à cette heure mon sort sera décidé. Je me suis trop pressé peut-être;..... il valoit mieux partir, attendre..... Que pensera M.<sup>me</sup> de Sénesse, que pensera Lina de cette précipitation? Attendre! non, je ne le pourrois; je donnerois la moitié de ma vie pour être au moment..... Ah! pourquoi le souhaiter? Je regretterai peut-être ces heures qui me semblent si cruelles; je puis encore espérer!..... Cher Nancé, je te fatigue de mon extravagance: tu rougis de ma foiblesse, peut-être; jamais tu n'as ressenti la violence de l'amour: que tu es heureux! Cependant si j'obtiens Lina, aurai-je assez payé?.. Si je l'obtiens! Qui me l'a dit? Mais où vais-je encore m'égarer? il vaut mieux que je quitte la plume.

L E T T R E X X I.<sup>e</sup>*Adolphe à Nancé.*

**P**ARTAGE ma joie, mes transports; Lina consent d'être à moi; elle me permet de penser que je ne lui suis pas indifférent. Dieu! et je me plains!

A midi précis j'étois chez M.<sup>me</sup> de Sénesse; elle étoit seule: je me hâtai de profiter de cet instant. Je lui avouai mes sentimens pour sa charmante fille, et la priai de souffrir que je lui offrissse mes vœux. Sans doute je m'exprimois avec ardeur, car je la vis sourire. J'en tirai un heureux augure; je ne me trompois pas. Lorsque j'eus

achevé de parler, faisant allusion à mes derniers mots: Vous ne devez point craindre un refus, me dit-elle obligeamment; depuis long-temps votre nom m'a été prononcé avec tant d'éloges, que c'est avec joie que je le ferai porter à ma fille. Je baisai sa main avec transport; elle parut touchée de la vivacité de mes remerciemens; et d'un air plus sérieux elle continua: Vous seul pouviez me résoudre à me séparer de ma Lina; je ne pourrai la suivre en Lorraine; mais en vous la donnant, je suis trop certaine d'assurer son bonheur, pour hésiter à faire ce sacrifice. Une larme roula dans ses yeux. Moi! m'écriai-je, accepter ce cruel sacrifice! non, madame; loin de vous ôter votre fille, c'est au contraire un fils que je vous offre; si la charmante Lina daigne

être à moi, tous deux fixés près de vous, nous consacrerions notre vie à vous rendre heureuse. Ses larmes ont alors coulé sans contrainte ; et me serrant la main : Ah ! m'a-t-elle dit, c'est à présent que vous êtes réellement mon fils. Notre émotion mutuelle nous a fait garder quelques momens le silence ; mais sur quelques mots que j'ai plutôt balbutiés que prononcés : Je vois, a-t-elle repris en souriant, que mon consentement ne vous suffit pas, il vous en faut un autre ; je ne saurois en être fâchée. Sans me donner le temps de répondre, elle a sonné et a fait dire à sa fille de descendre. Un instant après, Lina est entrée. Dès qu'elle a paru : Ma chère enfant, lui a dit sa mère, je suis un peu embarrassée en ce moment ; M. de Morni ne veut pas s'en rapporter à moi, et

c'est toi seule qu'il veut croire. Lina a rougi ; je me suis avancé vers elle : Belle Lina, je crains, il est vrai, que pour la première fois les sentimens de votre mère ne soient pas les vôtres ; ah ! daignez me dire que je me trompe. Elle a regardé sa mère qui sourioit de son air confus ; et baissant les yeux : Que puis-je répondre ? je ne sais ,..... j'ignore.... Elle s'est tue, et un vif incarnat a coloré ses joues. Alors mettant un genou à terre, j'ai pris sa main, et la pressant doucement dans les miennes : C'est cette charmante main que je demande ; elle seule peut faire mon bonheur ; me la refuserez-vous ? Elle a prodigieusement rougi, a regardé de nouveau sa mère, et me forçant de me relever ; ses beaux yeux attachés sur les miens comme pour lire ma pensée : Resterez-vous

près d'elle, a-t-elle dit d'une voix si émue que je l'entendois à peine? Jamais, jamais je ne m'en séparerai. A ces paroles, qui me flattoient d'un si doux espoir : Non, me suis-je écrié, jamais vous ne la quitterez ; elle sera chérie de moi comme une mère, comme la mère de Lina. Elle s'est tournée vers M.<sup>me</sup> de Sénesse, et cachant presque son visage dans son sein : Maman, c'est à vous de répondre, disposez de votre enfant. Sa mère l'a tendrement embrassée ; et, prenant sa main, elle l'a mise dans la mienne. Son cœur, m'a-t-elle dit, soyez-en sûr, approuve le don que je vous fais. Cher Nancé, peins-toi les transports de ton heureux ami ; j'ai couvert de baisers cette charmante main, alors à moi.

Quels momens ont succédé!.....

quelle journée passée entre Lina et sa mère!..... On m'interrompt; M.<sup>me</sup> de Lénange me fait prier de descendre au salon; qu'il m'en coûte! Adieu, Nancé.

---

---



---

 LETTRE XXII.<sup>e</sup>
*Adolphe à Nancé.*

Lénange, le

DANS quinze jours elle sera à moi, pour toujours à moi. Le prochain départ de M.<sup>me</sup> de Lénange, et mon instantane prière, ont fait consentir M.<sup>me</sup> de Sénesse à fixer sitôt le moment de mon bonheur. Lina confuse lui a fait quelques représentations; elle a souri et lui a dit : Ma chère Lina, quoi donc; à peine j'ai un fils, et tu veux déjà m'en priver ! Il ne peut demeurer chez M.<sup>me</sup> de Lénange en son absence; il ne peut être ici sans le nom de

de ton époux : ne vaut-il pas mieux le lui accorder quelques jours plutôt, que de l'envoyer en exil ? J'ai pris la parole : Belle Lina, si vous l'exigez je partirai ; mais serez-vous si cruelle, et voudrez-vous m'accabler de douleur, à l'instant où je ne voyois plus que félicité et bonheur devant moi ? Lina a rougi, et n'a rien répondu ; mais quelle charmante réponse que cette rougeur ! c'étoit le voile de Pénélope.

C'est au jeune Vilmor que je dois le prompt succès de mes vœux. M.<sup>me</sup> de Sénesse ne m'a pas caché que, sans les éloges qu'il faisoit de moi, elle eût attendu, quoique disposée en ma faveur, à me connoître plus particulièrement, pour me donner sa fille. Juge quelle reconnoissance je lui dois ! Je sens qu'il m'est devenu

presque aussi cher que toi. Je viens de lui écrire; et si ma lettre exprime la moitié de mes sentimens, il en sera satisfait.

M.<sup>me</sup> de Lénange, avec beaucoup de bonté, a reculé son départ pour assister à mon mariage. Elle et les personnes de sa société y sont seules invitées. Il sera célébré sans éclat. La santé de M.<sup>me</sup> de Sénésse est encore trop faible pour supporter les fêtes. Je me réjouis d'être délivré de ce brillant ennui, dont une grande fortune semble faire une nécessité. Un mot, un regard, un sourire de ma Lina; voilà pour moi les véritables fêtes. Jamais aucune n'excita d'émotion si douce.

Je t'attends, cher Nancé: tu n'hésiteras pas à venir partager le bonheur de ton ami! Qu'il me tarde de te présenter ma Lina! combien tu m'esti-

meras heureux d'avoir su lui plaire!

Permetts moi de prier instamment ta charmante Lucie de t'accompagner. M.<sup>me</sup> de Sénésse me charge de lui exprimer l'impatience qu'elle a de la connoître, et Lina ne désire rien tant que de s'en faire une amie. Sûrement M.<sup>me</sup> de Nancé ne pourra lui refuser ce nom.

Célini m'a témoigné fort obligeamment le plaisir que lui causoit un mariage qui, me fixant près de Lénange, lui permettroit de cultiver mon amitié. Il est réellement d'un caractère aimable. Je regrette jours qu'il soit si intimement lié  
Lasson.

L E T T R E   X X I I I .<sup>e</sup>*Lesson à Belnance.*

De            le

**T**u t'ennuies de mon silence, je le crois : tu n'as point eu de mes nouvelles depuis mon départ de Lénange ; il est vrai. Qu'en conclure ? que je suis un paresseux, que je t'oublie ? C'est, me semble, le résultat de ta lettre. Un mot de tout cela : un maudit ent..... Lis, et rougis de m'avoir cuse.

A peine à Paris, visite bien belle, en sentimentale à ma très-honorée tante. Force remerciemens, protesta-

tions d'éternelle reconnoissance, et tel autre fatras dont je te fais grâce, et dont je me suis débarrassé le plus vite que j'ai pu ; mais ce n'a pas été sans peine. Ma chère tante, plus ennuyeuse que jamais, m'a répété cent fois ce qu'elle avoit fait, ce qu'elle avoit dit en ma faveur, sur-tout le discours qu'elle a tenu à M..... Elle n'en pouvoit sortir ; j'ai failli lui demander s'il étoit nécessaire que je le susse par cœur : enfin je me suis sauvé. Je ne suis resté que 24 heures à Paris, et tout mon temps a été employé à faire des visites indispensables. Arrivé ici, je me suis empressé d'aller chez tous les personnages en place que j'avois à voir. On m'a très-bien reçu, et l'on a trouvé que j'étois un charmant jeune homme plein d'esprit et de talens. Tu m'accorderas, j'espère, que ces M.<sup>rs</sup> ont du discerne-

ment. Satisfait de mes succès, je prenois ma plume pour t'en instruire, lorsque quelques jeunes officiers entrèrent dans ma chambre, et me proposèrent d'aller avec eux à une partie de chasse, liée depuis huit jours. Les plus jolies femmes de la ville devoient se trouver au rendez-vous. C'étoit une heureuse occasion de faire connoissance avec elles : je me suis donc laissé entraîner ; et, montant à cheval, je suis parti avec les jeunes gens. Je ne veux point te faire courir avec tous les chiens, et t'étourdir des tayauds. La chasse alloit bien, quand mon cheval, peu fait au bruit apparemment, s'est effrayé du tapage, et s'est emporté à travers bois. Je me suis tenu ferme : tu sais que je suis bon cavalier, et que je ne m'épouvante pas aisément ; il ne me seroit rien arrivé,

sans une branche d'arbre qui, tombant fort bas, obstruoit le chemin. La rapidité de ma course ne m'a permis de la voir que très-près ; je n'ai pu me baisser assez promptement pour l'éviter, et la violence du choc m'a jeté si rudement sur quelques pierres qui, de bonne fortune, se trouvoient là, que j'en ai perdu connoissance.

Eh bien, beau plaintif, que direz-vous maintenant ? En revenant à moi je me suis trouvé dans mon lit, la tête bandée, la jambe droite dans je ne sais combien de ligatures, moulu, saigné qui pis est. Enfin depuis le malencontreux chevalier de la Manche, nul ne s'est trouvé dans un si piteux état. Pour me consoler, le chirurgien m'a assuré que j'en serois quitte pour garder le lit trois semaines, grâce à ses soins et à son habileté, comme de



raison : ce n'est pas tout , il m'a voulu prouver que j'étois très-heureux d'en être quitte à si bon marché. Si je me fusse cru , je l'aurois envoyé au diable ; mais les officiers qui m'avoient relevé et ramené , à ce qu'ils m'apprirent , ayant parlé comme lui , j'ai été forcé de me taire. J'étois d'ailleurs si abattu , que tout ce que j'ai pu faire a été de défendre à Henri d'instruire ma tante de mon accident : elle eût été très-capable de venir ici. Il ne m'eût fallu que cela pour m'achever. Je hais les vieilles gardes. Ces têtes décrépites ne sont bonnes qu'à désoler un pauvre malade , en lui montrant d'avance l'image hideuse de la mort.

Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il m'a été permis d'écrire. J'espère pouvoir bientôt me lever , et que cet accident ne nuira point à mes projets sur Lina.

Célini

Célini m'a mandé que M.<sup>me</sup> de Sènesse n'étoit pas encore hors de danger , et qu'assurément la convalescence seroit très-longue. Adolphe , religieux observateur des plus scrupuleuses bienséances , attendra sans doute que la chère maman soit.....

Rage ! fureur ! Adolphe épouse Lina ; c'est dans dix jours , et je suis retenu ici ! Célini m'écrit cette nouvelle comme une chose indifférente ; il me parle de son prochain mariage avec Pauline ; et que m'importent son mariage , sa joie et son bonheur , si je perds Lina ! Mais je ne la perdrai pas. Belnance , je t'en conjure , quitte tout , pars , vole à Sènesse ; empêche ce funeste mariage. Bats - toi contre Adolphe , enlève Lina , mets tout en usage ; j'approuverai tout. J'envoie Henri en toute diligence , avec ordre

( 170 )

Ne t'obéir comme à moi ; il est intelligent, actif ; il m'a déjà secondé dans plusieurs entreprises ; tu peux te fier à lui.

---

( 171 )

---

---

ETTRE XXIV.<sup>e</sup>

*Adolphe à Nancé.*

Lénange, le

Tu ne viendras point, Nancé ! Je ne puis t'en vouloir. Je sens que tu ne peux laisser tes enfans dans le moment où tu viens de les faire inoculer. Je ne doute pas plus que toi du succès ; mais tu ne dois pas être surpris des inquiétudes de ta Lucie : le cœur d'une mère n'est pas facile à rassurer. J'espère que quelques jours la rendront plus tranquille. Écris-moi exactement : n'oublie pas sur-tout la promesse de venir aussitôt que tes enfans pourront supporter la fatigue du

voyage. Mais combien je regrette que tu ne puisses voir ma Lina avant l'heureux moment, et parée encore de tous les trésors de l'ingénuité. Ses traits, sa bouche, respirent l'innocence. Le croiras-tu? sa vue modère l'impétuosité de mes désirs; je rougis presque d'en avoir qu'elle ne peut partager. Heureuse d'aimer, elle ne conçoit pas d'autre félicité; elle ne voit, dans les nœuds qui nous attendent, que la certitude de passer nos jours ensemble. Elle ignore l'étendue des droits que l'hymen me donnera sur elle; jamais son cœur n'a recélé de pensées qu'un ange ne pût avouer : cependant un secret instinct lui fait redouter ce jour que je hâte de tous mes vœux. A mesure qu'il approche, elle devient plus timide; elle baisse plus souvent les yeux, et

son front est plus souvent coloré des roses de la pudeur. L'autre jour, comme j'étois près d'entrer, je l'entendis prononcer mon nom; elle disoit à sa mère : Maman, pourquoi suis-je si embarrassée devant lui? N'oser ni lui parler, ni le regarder! Il croira peut-être que je le hais. Cette idée me tourmente. Dites, maman, pensez-vous qu'il le croie? Je n'entendis pas la réponse de M.<sup>me</sup> de Sénesse; mais Lina reprit : Comment pourrais-je le haïr, il vous aime tant! cependant il me semble que je crains d'être à lui.... Je crains, dis-je....? non.... En vérité je ne sais pas trop moi-même si je le crains. J'entendis venir un domestique, je me hâtai d'entrer; à ma vue Lina rougit encore plus qu'à l'ordinaire, et je ne pus m'empêcher de baiser sa main avec transport.

Il existe, dans cette divine fille, un mélange de qualités qu'on ne croiroit pas susceptibles d'être réunies. Dans de certains momens, encore enfant, elle en a les grâces ingénues, et un instant après on trouve en elle un jugement et des connoissances qui semblent n'appartenir qu'à l'âge mûr. Tu ne saurois t'imaginer combien est aimable ce changement rapide ; sans cesse Lina me rappelle ce vers charmant de la Fontaine :

L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés.

En elle, c'est la lutte encore plus charmante de l'enfance et de la raison.

Jereçois une lettre du jeune Vilmor ; il est transporté de joie. Jamais il n'a, dit-il, rien désiré avec plus d'ardeur, que de voir ses bienfaiteurs unis par les plus doux noeuds : mais il ne pourra

se trouver à mon mariage ; il lui a été impossible d'obtenir un congé. Il a découvert, je ne sais comment, que c'est moi qui ai placé son père ; il m'en fait ses remerciemens avec toute l'effusion de la piété filiale. Je te montrerai cette lettre : elle te fera plaisir.

---

## BILLET

*De Belnance à Lasso.*

De

Le

**J**E pars; je ferai tout pour t'obliger: modère ton impatience; dans peu tu auras de mes nouvelles.

---

LETTRE XXV.<sup>e</sup>*Alphonse à Nancé.*

Lénange, le

**A**PRÈS-DEMAIN je recevrai sa main; après-demain elle sera à moi. Je n'ai plus qu'un jour à passer; mais qu'il me semble long!

Hier j'ai reçu les bijoux et les diamans que j'avois demandés. Lina fait peu de cas de cette magnificence: elle n'a pas besoin d'ornement; mais moi j'ai besoin de lui en offrir. Je ne veux pas que mon mépris pour le faste puisse être interprété comme avarice ou peu d'amour. J'ai été content des diamans; ils sont fort beaux, et je me

suis hâté de les envoyer. Lorsque je suis arrivé, Lina m'a remercié, mais en peu de mots : elle a ouvert l'écrin, plutôt, je pense, pour me faire plaisir, que par tout autre motif; elle l'a regardé un instant; et, me montrant des œillets que je lui avois apportés la veille, elle m'a dit avec ce ton tendre qui n'appartient qu'à elle : C'est vous aussi qui me les avez donnés ! Elle les avoit mis dans l'eau pour les mieux conserver, et elle en avoit deux sur le sein. Crois-tu que j'aye encore pensé aux diamans ? Ils ont été si parfaitement oubliés, que si Pauline, qui est venue le soir avec sa mère, n'eût marqué le désir de les voir, personne n'eût songé à les montrer. Elle les a fort admirés : c'est de son âge ; je n'en suis pas surpris. Mais combien ma Lina est supérieure à

cette vanité ! Elle a une aimable simplicité de goûts, jointe à une élégance naturelle qui se retrouve non-seulement dans sa parure, mais encore dans tout ce qui dépend d'elle. A ma prière elle a bien voulu présider aux divers changemens que l'on fait à l'appartement que sa mère lui destine. Rien n'est plus simple et plus joli ; c'est la fraîcheur, c'est la grâce, c'est cet accord des parties entre elles qui satisfait les yeux. Cet appartement est pour moi le temple du bonheur ; mais il ne peut être achevé que dans huit jours.

Ce matin, M.<sup>me</sup> de Sénesse, profitant d'un moment où Lina étoit absente, m'a mené dans la chambre qu'elle occupe maintenant, et que j'occuperai quelques jours avec elle. Avec quelle émotion j'y suis entré !

Les dessins, les ouvrages de Lina ont à peine attiré mon attention : un autre objet !..... C'est là qu'elle repose ; c'est là qu'elle goûte un sommeil, aussi paisible que son cœur : je ne pouvois en détourner mes regards. M<sup>me</sup> de Sénesse m'a parlé ; je ne sais ce que j'ai répondu ; mais elle m'a dit en riant, Je vois qu'il n'est pas d'endroit moins propre pour se faire entendre d'un amant, que la chambre de sa maîtresse ; retournons au salon. Quoique j'aye pu dire, elle est sortie : j'ai été forcé de la suivre ; et j'ai quitté ce lieu charmant, en soupirant après le moment où j'y rentrerai conduisant ma Lina.

---



---



---

## LETTRE XXVI.<sup>e</sup>

*Belnance à Lasson.*

De le

**H**ENRI te dira quelle diligence j'ai faite. Nous avons crevé deux chevaux ; et si l'événement ne répond pas à tes désirs, la faute ne doit point m'en être attribuée. Sûrement tu t'es trompé en me marquant que le mariage d'Adolphe auroit lieu dans dix jours. Ta lettre est datée du 20 ; c'étoit donc le 30. Je suis arrivé le 26 soir, et le matin même Adolphe avoit reçu la main de Lina. Que pouvois-je faire ? Appeler Adolphe en duel ? c'eût été une idée insensée. De quel prétexte

me servir envers un homme qui ne m'a jamais offensé, que je n'ai même jamais vu, et qui ne connoît peut-être pas mon nom ? Tu sais que le péril ne m'effraye point, et je ne crains pas que tu me supposes de lâches motifs. Enlever Lina ? je n'en avois ni les moyens, ni, dans un espace aussi court, la possibilité d'en trouver. Après avoir délibéré mûrement, j'ai vu qu'il falloit absolument renoncer aux plans que j'avois formés. Tu pourras les savoir de Henri, et tu verras que si le mariage eût été fixé au 30, comme tu le croyois, je l'aurois indubitablement fait manquer, et aurois mis Lina dans tes bras. Je crains que cela n'augmente tes regrets. Mais après tout, pourquoi t'y livrer ? ton bonheur n'est que différé. Tu n'as pu avoir Lina fille, eh bien, tu l'auras femme.

Ne savons-nous pas qu'il n'en est point qui à la fin ne cèdent à un amant aimable et entreprenant. Tu es l'un et l'autre ; pourquoi ne réussirois-tu pas ? Ou je te connois mal, ou la vengeance que tu tireras d'Adolphe doublera tes plaisirs. Console-toi donc, et ne songe qu'à te rétablir promptement. Je vois, d'après ce que Henri m'a dit de ton accident, qu'il étoit beaucoup plus grave que je ne l'aurois cru en lisant ta lettre. Tu joins le courage d'un stoicien, à la gaieté et à la vivacité françaises.

Je suis impatient de savoir le parti que tu prendras. Ecris-moi plus que jamais : j'ai toujours aimé tes lettres ; mais à présent sur-tout, elles me sont nécessaires pour me faire supporter la contrainte où je vis ; je ne sais quand j'en serai délivré. Mon oncle me sem-



( 184 )

ble devoir languir encore long-temps.  
Il faut s'armer de patience ; je suis  
actuellement certain d'être légataire  
universel.

LETTRE

( 185 )

---

---

LETTRE XXVII.<sup>e</sup>

*Adolphe à Nancé.*

Sénèze, le

ELLE est à moi : sa douce main s'est  
posée sur la mienne ; et , au pied de  
l'autel , elle a fait le serment de  
m'aimer.

Au sortir du temple je suis monté  
seul avec elle en voiture , suivant l'usa-  
ge du canton. Quel moment ! que le  
trajet m'a semblé court ! Elle tenoit les  
yeux baissés ; une charmante rougeur  
coloroit ses joues , et j'aurais pu compter  
les battemens de son cœur. J'ai pris  
sa main ; en vain elle a essayé de la  
retirer : j'étois en droit de la retenir ;

I.

16

et, la pressant dans les miennes: Chère Lina, lui ai-je dit; quoi, vous voulez déjà me la ravir? vous repentez-vous de me l'avoir donnée? Pourquoi baisser ces yeux charmans; n'osez-vous regarder l'heureux Adolphe? le haïssez-vous? Elle a levé les yeux sur moi; ils étoient pleins d'un aimable mélange de tendresse et de confusion; et, les rebaisant aussitôt: Le croyez-vous, m'a-t-elle dit, que je puisse vous haïr? J'allois la serrer dans mes bras; mais me repoussant doucement, elle m'a fait remarquer que le chemin, ordinairement solitaire, étoit couvert de monde. C'étoient les villageois des environs, empressés de voir au moins à son passage leur jeune bienfaitrice. Dans un autre temps, j'aurois vu, avec plaisir, leur amour et leur reconnaissance pour ma Lina;

mais alors j'aurois mieux aimé qu'ils fussent demeurés chez eux.

En entrant dans la cour nous en avons trouvé un grand nombre; tous apportoit quelque présent en fleurs ou en fruits. Lina les a remerciés avec sensibilité; elle a embrassé les femmes et les jeunes filles; mais elle n'a point payé leurs dons, comme on fait souvent dans de semblables circonstances, avec une ostentation également éloignée de la générosité et de la délicatesse. N'est-ce pas dire à ces bonnes gens qu'on ne veut rien leur devoir, et qu'on ne regarde leurs présens que comme un effet de leur cupidité? Je les en ai vus presque toujours mortifiés. Ma Lina sait mieux reconnoître ce qu'on fait pour elle: bientôt elle aura trouvé l'occasion de donner à chacun ce qui lui sera le

plus agréable , et ses dons n'auront rien d'humiliant.

Les autres voitures sont arrivées ; M.<sup>me</sup> de Sénesse a invité à dîner les villageois qui étoient venus : ils ont été ravis de cette marque d'intérêt ; on a dressé de longues tables sous les allées couvertes. Après être demeurés quelque temps parmi eux , nous sommes rentrés au château ; et M.<sup>me</sup> de Sénesse ayant tendrement embrassé sa fille , me l'a présentée avec un souris que je n'ai pas eu de peine à comprendre : je me suis approché de Lina ; et malgré un peu de résistance , j'ai cueilli sur ses lèvres ce premier baiser que l'amour dérobe à la pudeur.

Je n'aurois pas cru pouvoir t'écrire aujourd'hui ; mais privé de la voir depuis une mortelle heure , il faut au moins que je parle d'elle. Une fan-

taisie de M.<sup>me</sup> et de M.<sup>lle</sup> de Lénange m'en sépare. Mariée à huit heures du matin , Lina n'étoit vêtue que d'une robe de mousseline , sans aucune espèce d'ornement ; elle vouloit demeurer tout le jour dans cette charmante simplicité , et je l'en avois priée : mais ces deux dames l'ont si vivement pressée de faire une toilette complète , qu'il n'a pas été possible de refuser. Lina est montée à sa chambre avec sa mère ; je l'ai suivie ; mais elle n'a jamais voulu m'admettre. J'ai prié M.<sup>me</sup> de Sénesse d'intercéder en ma faveur ; mais en riant , quoiqu'elle sefforçât de prendre un air grave , elle m'a dit : Monsieur , en vous donnant ma fille , je n'ai point prétendu ne mêler des querelles de ménage ; c'est à vous à vous arranger comme vous l'entendrez. Lina alors a si fort

insisté pour que je me retirasse, qu'il m'a fallu céder ; mais de la porte , où elle m'a suivi des yeux , je l'ai menacée de la main. Elle a rougi ; elle a très-bien compris que ce soir je ne me laisserai pas chasser ainsi.

Je n'ai pas voulu redescendre au salon ; je suis entré dans la bibliothèque , et je me suis mis à t'écrire. Cette toilette ne finit pas. Quel caprice dans M.<sup>me</sup> de Lénange aussi ! quelle nécessité !..... Mais je crois..... oui , c'est Lina , j'entends sa voix. Adieu.

FIN DU PREMIER VOLUME